4448

PARIS et ORLÉANS, 7 Mai 1925

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent.
35 cent. *pour l'extérieur*
bi-mensuel

4e ANNÉE, n° 58

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, *ido*, italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr. 25
Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro — 18 fr. — — 24 fr. 25
Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 40
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Notre enseignement n'a pas à se préoccuper de la politique, parce qu'elle se donne pour but de former des individus en parfaite possession d'eux-mêmes... Or, de même que les religions, en exaltant un pouvoir divin, ont créé un pouvoir positivement abusif et ont retardé l'émancipation humaine — de même les systèmes politiques la retardent, en accoutumant les hommes à tout espérer de volontés qui lui sont extérieures, d'énergies supposées d'un ordre supérieur, de ceux enfin qui par tradition ou par industrie exercent la profession de gouvernants.

Francisco FERRER.

(*Boletin de la Escuela Moderna*)

L'ÉDUCATEUR

Le prêtre vint d'abord. Parmi les éclairs et le tonnerre, il grava sur des tables de pierre : « Tu ne boiras — *pas* — *PAS* de fiel ». Et les hommes se dirent l'un à l'autre : « Certainement, le fiel doit être l'essence de la vie ; il nous en faut boire ou mourir ».

Le Prophète vint ensuite, il se couvrit la tête de cendres et hurla : « Quiconque boit du fiel verra la ruine tomber sur sa tête ; Dieu châtiera son corps et Satan prendra possession de son âme ». Et les hommes se dirent : « Les Dieux ont peur que nous buvions de ce fiel et devenions leurs égaux ».

Le Réformateur vint après et il taxa le fabricant de fiel ; il imposa une patente aux débitants de fiel et en interdit la consommation. Le fiel haussa de prix, si bien que les hommes se dirent : « Comme tout irait bien si nous avions du fiel à satiété ».

Puis l'Homme d'Etat apparut et il rédigea une loi qu'il fit placarder sur la place du marché ; elle disait : « Celui qui boira du fiel aura le front marqué du fer rouge ; il sera jeté au fond du cachot le plus sombre et pendu à un arbre » Et les hommes se mirent à boire du fiel en secret, jusqu'à ce que ce fut devenu une habitude.

L'Educateur vint enfin et remplit la coupe de fiel ; il la présenta aux Hommes en s'écriant : « Buvez-en ; buvez-en jusqu'à la lie et ayez-en votre saoûl » Et lorsque les hommes eurent bu à satiété, ils connurent la vanité de la convoitise et ils s'aperçurent de l'amertume du fiel.

BOLTON HALL.

En guise d'épilogue

A la fin 1924 et au début 1925 ont eu lieu deux procès qui sont de la plus grande importance pour la propagande antimilitariste révolutionnaire. En Allemagne, feu le président Ebert réfuta l'accusation d'avoir été traître à son pays, en exposant qu'il avait trahi le peuple en temps de guerre. En France, le capitaine Sadoul défendit son adhésion à la 3me Internationale en en appelant au tempérament militariste et nationaliste de ses compatriotes.

Le procès du président Ebert a dévoilé le jésuitisme politique de la 2me Internationale.

Le procès du capitaine Sadoul a révélé le machiavélisme de la 3me Internationale.

L'un et l'autre ont reconnu que dans la mesure du possible, ils ont fait ce qui leur était possible pour que se poursuive la guerre mondiale.

Au court du procès Ebert, Scheidemann déclara qu'en 1918, lors de la grève des ouvriers des fabriques de munitions, les chefs social-démocrates prirent part à la direction de la grève, afin de mettre fin aussi rapidement que possible, cela pour l'amour de la patrie et afin que « la guerre n'en souffrit point ».

Des différentes déclarations des témoins, il ressort que si les leaders du grand parti socialiste ont tout fait durant la guerre pour maintenir le bon esprit parmi les troupes, à la fin de la guerre ils firent tout en leur pouvoir pour entraver les grèves antiguerrières et les mouvements révolutionnaires.

Au procès l'ex-ministre de la guerre Von Stein déclara : « Certain jour qu'une réunion de métallurgistes devait avoir lieu, un délégué de la social-démocratie vint nous demander d'interdire la réunion, sinon l'aile droite des socialistes allait être submergée par les extrémistes. J'interdis la réunion et je fus violemment attaqué par..... Scheidemann au Parlement ».

Les leaders social-démocrates attaquaient le gouvernement en public et travaillaient de concert avec lui en secret. *Selon la déposition du major général Wriesberg, la direction du parti social-démocrate allemand avait même donné à mots couverts au gouvernement le conseil d'arrêter Rosa Luxembourg. L'arrestation s'étant produite, Ebert s'éleva contre le fait au Parlement, en commençant ainsi : « Et maintenant un mot contre la terreur militaire ».*

Rien d'étonnant à ce que des hommes comme Ebert aient été estimés par Hindenbourg.....

Exactement comme Kerensky qu'ils vitupérèrent pour l'avoir fait, les bolchevistes négocièrent avec les alliés pour la continuation de la guerre mondiale — alors qu'au dedans comme au dehors de la Russie, pour les besoins de leur propagande, ils se servaient des mots à emportepièce comme « Paix », « Liberté », « Organisation autonome », « Contre tous les impérialismes ».

Le capitaine Sadoul a confirmé que de novembre 1917 à novembre 1918 Lénine et Trotzky n'avaient cessé de demander des renforcements militaires en France pour combattre l'Allemagne.

Sadoul reprocha à l'ambassadeur de France, Noulens, de ne pas avoir accepté les propositions qui lui furent faites. Ce ne furent pas les bolchevistes qui rompirent l'Entente, la faute en retomba sur Noulens, qui ne fit pas ce qu'il aurait fallu pour éviter la cassure.

Sadoul était dans la situation voulue pour savoir ce qui en était. Lui aussi était agent du gouvernement français en Russie et au cours des négociations, il devint bolcheviste. Ce qui n'a rien de surprenant pour un capitaine.

(Informations du « Bureau antimilitariste international »).

Le bilan d'une jeunesse perdue

... Il restait à Fœrster un bilan à dresser : le bilan de ce qu'on lui avait appris et de ce qu'il savait réellement.

Il avait beaucoup appris ; à vrai dire, il ne savait pas grand'chose.

Sa tête était remplie de dates : dates de règnes et dates de batailles. De l'évolution des peuples, de leurs relations, de ce qu'on nomme — mais pas à l'école — histoire de la culture, il n'avait aucune notion.

Il pouvait citer sans se tromper quels furent les grands et les petits prophètes de l'ancien et du nouveau Testament, il connaissait par cœur maint verset de la Bible et savait leur place exacte, de même que la date d'accession des Papes au siège de St-Pierre, mais l'aspiration religieuse des hommes et des peuples lui demeurait un secret. De toutes les religions de la terre, on ne l'avait initié qu'à une seule, comme si c'eût été l'unique qui existât au monde.

Il savait quelles formes de gouvernement régissaient la Grèce antique et les anciens Romains. Il savait ce que c'était que l'Oligarchie et les Archontes, mais il n'avait presque rien appris sur la constitution de son pays, des droits et des devoirs de ses citoyens. Toutes ses connaissances en sciences étaient faibles, l'étude des sciences appliquées étant considérée comme accessoire dans cette université allemande. Ses connaissances en cette matière auraient été encore plus faibles si le professeur, outrepassant les limites du programme, ne lui avait inculqué quelques notions sérieuses sur l'histoire naturelle, la physique, la chimie. Ce dont il ne pouvait assez lui être reconnaissant, tant ces notions lui était utiles.

On lui avait enseigné le latin et le grec tels qu'on les parlait — ou ne les parlait pas — il y a quelque deux mille ans. On lui avait donné une formation classique, mais à quoi bon tout cela ? C'étaient des langues mortes qui n'avaient jamais pénétré son esprit. En aurait-il pu être autrement, alors que l'enseignement de ces deux langues consistait à apprendre par cœur des mots et des règles de grammaire ?

L'étude des langues mortes faisant négliger celle des langues vivantes, on ne lui avait pas fait dépasser les premiers principes de l'anglais et du français. Il n'aurait même su soutenir la moindre conversation avec l'un des habitants des pays où se parlent ces idiomes.

Et de l'art ? Jamais il n'avait été question d'art à cette école. Il ne se souvenait même pas qu'on eût jamais prononcé le mot « beauté » ! Parler de beauté — à l'école — quels rires auraient fusé sur tous les bancs !

Et voilà le bilan achevé : Beaucoup d'étude, peu de connaissance.

Effrayant, ce bilan. Fœrster serra le poing. Pas une fois les destructeurs et les corrupteurs de son enfance ne lui avaient fourni les principes certains qui lui auraient permis de se rendre maître des connaissances élémentaires de la vie et des sciences. Pas une fois !

Il aurait mieux valu qu'il n'eût rien appris, plutôt qu'errer des années en ce désert de choses sans utilité et sans durée, qu'on peut trouver dans le premier livre venu. Son cerveau aurait été plus libre.

Il s'agissait maintenant d'oublier et de combler le vide, du mieux qu'il pourrait. L'oubli était facile — on oublie plus vite que l'on apprend. Quant à se créer des notions nouvelles, ses travaux préparatoires devraient l'y aider, mais il devait se procurer son pain quotidien.

Son esprit était las. Il en aurait été de même de son corps s'il ne l'avait tenu en bride.

Voilà tout ce qu'il restait des années gaspillées de sa jeunesse !

Son poing retomba lourdement sur la table !

John-Henry MACKAY.

En marge des compressions sociales (1)

Les Doukhobors au Canada.

Il ne peut y avoir de société sans gouvernement, sans Etat, sans institutions, affirment les autoritaires — il n'y en a pas. — Pardon ! répondent les Doukhobors. Il peut y avoir, il y en a. On peut voir pareille société fonctionner quotidiennement au Canada. En effet depuis 30 ans, il existe au Canada une « commune libre » de Doukhobors qui ne connait ni lois constrictives, ni policiers, ni tribunaux, ni capitalistes. Dans la communauté libertaire des Doukhobors, on ne rencontre que des travailleurs, femmes et hommes, sains et aimant vivre ; des enfants heureux et jouant. Point de bureaucrates, de schupos en uniforme et en armes ; point de soldats, de juges, de percepteurs d'impôts, de président. Point de scandales politiques ni de meurtres « ayant le vol pour objet ». La paix et l'amour emplissent la vie des Doukhobors. Leur morale n'est pas absente, du fait de l'absence de la contrainte gouvernementale. La morale des Doukhobors surpasse de loin la civilisation sauvage des organisations étatistes militaro-policières de nos jours, où la moralité barbare et inhumaine de la classe capitaliste et exploitatrice.

Sans propriété privée, sans pouvoir gouvernemental, il ne peut y avoir ni production ni richesse — affirment les dirigeants. Personne ne travaillerait, chacun voudrait vivre aux dépens d'autrui. La vie des Doukhobors, leur organisation a démontré le contraire. Lorsqu'ils se sont établis au Canada, ils n'avaient ni moyens ni outils de productions. Ils durent cultiver le sol à la charrue. Dix, douze Doukhobors, femmes comme hommes, s'attelaient à une charrue pour défricher un champ. Ils étaient soutenus par la connaissance qu'ils ne pouvaient parvenir que par le travail, que le fruit de leur travail leur resterait, qu'aucun Etat n'en prélèverait une parcelle. Ils ont travaillé dur et ils ont réussi.

Ils possèdent aujourd'hui des fabriques, des ateliers, des écoles, des machines et instruments agricoles de toute espèce ; leurs greniers sont pleins ; ils élèvent des milliers de bêtes à cornes et ils produisent tout ce qui est nécessaire à leur consommation. Sans doute, ils n'ont pas de superflu — d'ailleurs assez difficile à trouver autre part actuellement — mais aucun Doukhobor ne meurt de faim.

Ils travaillaient, mais non pas en esclaves, en exploités, en « prolétaires ». Ils travaillent dans la joie et en chantant.

Nos adversaires prétendent que l'anarchie est bonne pour le ciel, praticable seulement pour des anges. Les Doukhobors ne sont pas des anges, mais de simples paysans et ouvriers qui ont voulu se libérer des griffes de la société bourgeoise — qui ont voulu vivre leur vie sans aucune assistance ni intervention étatiste — qui placent sur le même niveau monarchistes et militaristes, social-démocrates « modernes » et communistes étatistes « libérateurs » du Prolétariat. Pour eux « là où cesse l'Etat, commence l'homme libre ».

Les Doukhobors (dont nous nous sommes occupés dans les premières séries de fascicules de *l'Ere Nouvelle*), étaient à l'origine une secte religieuse, qui niaient l'Etat. Ils refusaient le paiement de l'impôt, le service militaire et la participation à aucune fonction ou institution gouvernementale ou ecclésiastique. Le régime tsariste les persécuta sans relâche et un grand nombre d'entre eux furent fusillés à la suite de leur refus de porter les armes. Grâce à l'intervention de Tolstoï et à l'aide morale et matérielle des *quakers* anglais, ils furent finalement autorisés à quitter la Russie, en 1898. Ils s'établirent au Canada. Ils y fondèrent une communauté, dont les commencements furent très difficiles et des plus primitifs ; très petite à l'origine, elle compte maintenant plusieurs villages, elle est outillée « à la moderne ». Elle ne s'est jamais départie de ses directives anarcho-communiste.

(D'après le journal bulgare tolstoïen *Liberté*.)

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté *en dehors* de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

La Misère de notre Education

La misère de notre éducation présente consiste en grande partie en ce fait que le savoir ne s'est pas raffiné en volonté, en manifestation individuelle, en pratique pure. Les réalistes se sont bien aperçus de la lacune, mais ils n'y ont remédié que de façon misérable en formant des gens « pratiques » dénués autant d'idées que de liberté. L'esprit qui anime la plus grande partie des instituteurs en est une preuve palpable. Accommodés au mieux, ils accommodent à leur tour ; enseignés, ils enseignent. Mais toute éducation doit devenir *personnelle* et partant du savoir doit toujours avoir présente la substance du savoir, ceci en particulier : qu'elle ne doit jamais être une possession, mais le moi lui-même. En d'autres termes, ce n'est pas le savoir qu'il s'agit d'inculquer, c'est la personnalité qui doit parvenir à son épanouissement ; désormais ce n'est pas la civilisation qui doit être le point de départ de la pédagogie, mais la formation de personnalités, de caractères souverains ; dans ce but la volonté jusqu'ici si violemment opprimée doit cesser d'être affaiblie. Du moment qu'on n'affaiblit pas l'impulsion vers le savoir, pourquoi affaiblirait-on l'impulsion vers le vouloir ? Si on cultive celui-là, qu'on cultive aussi celui-ci.

L'opiniâtreté et la rusticité des enfants ont autant leur raison d'être que leur soif de connaître. On provoque celle-ci avec assiduité, avec zèle ; qu'on excite aussi la force naturelle de volonté, *l'opposition*. Si l'enfant n'apprend pas à se sentir soi-même, il n'apprend pas la chose principale. Qu'on ne réprime ni sa fierté, ni sa franchise. Contre sa pétulance, il me restera toujours ma propre liberté. Si sa fierté se transforme en arrogance, l'enfant me fera violence ; ce contre quoi je réagirai, car je suis un être aussi libre qu'est l'enfant. Mais est-ce que je dèvrai me défendre contre cette arrogance par le rempart commode de l'autorité ? Non pas, j'opposerai la rigidité de ma propre liberté, de sorte que de soi-même l'arrogance de l'enfant tombera. Qui est un homme complet n'a pas besoin d'être une autorité. Si la franchise devient de l'effronterie, elle perdra sa force devant la douce résistance d'une femme sérieuse, devant son tempérament maternel, devant la fermeté d'un père ; il faut être bien faible pour appeler l'autorité à son aide et on erre si on croit guérir un enfant impertinent en faisant de lui un timoré. Exiger la crainte et le respect sont choses du passé, qui appartiennent au style rococo.

De quoi donc nous plaignons-nous quand nous regardons en face les lacunes de l'éducation actuelle ? De ceci, que nos enfants en sont encore au principe ancien, au principe de *savoir sans volonté*. Le nouveau principe, c'est celui de la volonté, comme ennoblissement du savoir. Partant de là, plus de « *concordat* entre l'école et la vie » et qu'au dedans comme hors d'elle, la « tâche » soit la personnalité se révélant à elle-même. Que la culture universelle de l'école vise à l'éducation de la liberté, non de la soumission : êtres libres, voilà la vraie *vie*. La connaissance du manque de vie de l'Humanisme aurait dû amener le Réalisme à cette notion. Au lieu de cela, on reprocha à la culture humaniste son défaut de rendre apte à la soi-disant vie pratique (civique — non point personnelle) et en opposition à cette éducation purement formaliste, on se tourna vers une éducation matérielle, s'imaginant qu'en enseignant les matières utiles pour le commerce, non seulement on vaincrait le formalisme mais encore on satisferait les besoins les plus élevés. Mais l'éducation pratique reste bien en arrière de l'éducation libre et personnelle ; si celle-là fournit la capacité de faire son chemin dans la vie, celle-ci engendre la force de faire jaillir l'étincelle de la vie ; si celle-là prépare l'écolier à se trouver chez-soi dans un monde déterminé, celle-ci lui apprend à être chez lui en son for intime. Tout n'est pas accompli quand nous nous mouvons comme des membres utiles de la Société ; nous ne pouvons y parvenir qu'à condition d'être des hommes libres ; façonnés, créés par nous-mêmes.

L'idée, l'impulsion des temps nouveaux, c'est la *liberté de la volonté* ; la pédagogie doit se proposer comme commencement et comme fin la formation de la *libre personnalité*. Les humanistes et les réalistes se sont arrêtés au savoir ; ils vont tout au plus jusqu'à la libre pensée et par une libération théorique, ils font de nous des libres penseurs. Par le savoir, nous ne devenons libres qu'*intérieurement* (et c'est une liberté à laquelle on ne renonce plus, une fois acquise), alors qu'extérieurement nous pouvons demeurer des esclaves et des soumis en dépit de toute la liberté de conscience et de penser imaginable. Cependant, c'est la liberté *extérieure* pour le savoir et pour le vouloir qui constitue la liberté intérieure et vraie, la liberté morale.

Dans cette culture vraiment universelle parce que le plus humble s'y rencontre avec le plus élevé, nous découvrons la véritable égalité de tous : *l'égalité* des personnalités *libres* : car la liberté seule est l'égalité.

Si l'on veut trouver un nom pour désigner ceux qui partagent cette conception de l'éducation, un nom au-dessus des Humanistes et des Réalistes, on pourrait prendre celui de « Moralistes » ; ceux dont la fin dernière est l'éducation morale. Mais alors se présente l'objection que ce terme désigne ceux qui veulent nous éduquer par les lois morales positives — et au fond c'est ce qu'ils ont fait jusqu'ici. Justement parce que cela s'est produit jusqu'à maintenant, je donne à cette expression une toute autre signification ; comme on l'a vu ci-dessus, j'éveille la force de l'opposition — je ne veux pas briser l'obstination, mais la sublimer ; tout cela pourrait amplement rendre évident la différence. Mieux encore, pour différencier plus clairement notre postulat des meilleures aspirations réalistes (dont l'une se trouve exposée dans le programme de Diesterweg, page 40, en ces termes : « Dans la pénurie de la formation des caractères réside la faiblesse de nos écoles, et c'est la faiblesse de notre éducation en général, nous n'inculquons pas de principes ») je dirai que nous avons besoin désormais d'une éducation personnelle, non de « frapper » des caractères. Si l'on veut donner un nom en « iste » à ceux qui adoptent ce concept, je choisirai, pour ma part, celui de *personnalistes*.....

Pour conclure et exprimer en peu de mots le but vers lequel orienter notre époque — la disparition nécessaire du savoir dénué de volonté et le lever du savoir conscient de soi, qui s'accomplit dans la splendeur ensoleillée de la personnalité, pourrait se concevoir ainsi : Le *savoir* doit périr, pour ressusciter comme *volonté*, et se recréer quotidiennement comme *personnalité* libre.

MAX STIRNER (1).

(1) Traduit de l'allemand pour la première fois, par E. Armand.

Le Serrurier et le Roi

Un serrurier, un jour d'été — Rendit visite à un roi. — Le roi le reçoit : « La reine n'est pas là, — Que pourrais-je faire pour vous ? »

« Une chose des plus simples » réplique le serrurier : « Je voudrais un morceau de pain » — Comment ça ? » exclame le roi. Le pauvre diable soupire. — « Sire, j'ai faim ».

« Mon ami, je vais appeler mon Chancelier. — Ce dignitaire s'occupe de ces choses-là — je ne puis satisfaire vos revendications. — D'ailleurs, ce ne sont pas là des sujets dignes d'un roi »

« Monsieur le Chancelier, voilà un malheureux — Affamé comme rat pris au piège ». — Le Chancelier répond : « Sire — Je fais quérir de suite le Premier Ministre. »

Le Premier Ministre vient et rien qu'à le voir — On aurait deviné qu'il se déroberait : — « Votre Majesté fait erreur, — C'est l'affaire du Premier Commis. »

Le Premier Commis reconnaît que le cas est grave, — Mais dépasse ses attributions, — Attendu que c'est l'Intendant — Qui possède les clés du magasin à vivres.

Survient l'Intendant qui sanglote : — « J'ai perdu les clés, mais un instant seulement — Et je ramène le serrurier. Mais que vois-je, ô justes cieux — C'est lui-même que voici là ! »

« Hurrah, hurrah, » s'écrient-ils tous. — « Comme nous nous y sommes pris adroitement, — Voilà la question solutionnée à fond — Avant même qu'elle ait été posée ! »

« Merci » rétorque le serrurier — « Sotte et vile engeance ! Puissiez-vous pourrir sur pied ! — La prochaine fois que je mourrai de faim — Je commencerai par me servir moi-même. »

Edward CARPENTER.

Des rapports entre parents et enfants

I

La sagesse des actes se mesure par leurs conséquences.

La mesure des conséquences des actes d'un individu est proportionnée au champ de sa vision. Les limites de son horizon peuvent être tellement rapprochées qu'il ne pourra mesurer qu'à courte distance. Mais que les bornes de son horizon soient rapprochées ou lointaines, il ne pourra jamais juger des conséquences qui le concernent que de façon plus ou moins précise. Son jugement peut s'égarer : ses motifs restent toujours les mêmes, qu'il en soit conscient ou non.

Ces motifs sont nécessairement égoïstes, car personne, de propos délibéré, ne choisit l'infortune alors que le bonheur s'offre à lui. Les actions produisent ou des résultats indifférents ou un accroissement de bonheur ou un surcroît d'infortune : quiconque a la puissance de décider et l'intelligence de déterminer les conséquences probables donnera certainement la préférence à la manière de procéder qui, en dernier ressort, lui assurera davantage de bonheur.

La loi de la liberté égale — « chacun est libre de faire ce qui lui plaira » — m'apparaît comme la condition fondamentale du bonheur. Si je manquais de citer la seconde partie de la fameuse formule, spencerienne, je risquerais d'être mésinterprétée par les personnes qui ne peuvent pas comprendre que ce prélude implique ce qui suit : que si quelqu'un empiétait sur la liberté d'un autre, tous ne seraient pas également libres.

La liberté sans intelligence court continuellement à sa perte, mais elle ressuscite aussi continuellement grâce à la connaissance qu'elle retire de sa propre douleur.

L'intelligence sans la liberté est une simple potentialité, un nid plein d'œufs non éclos.

Le progrès présuppose par suite l'union de l'intelligence et de la liberté : liberté d'action, sagesse pour guider l'action.

La liberté égale est la condition fondamentale du bonheur.

L'intelligence est la condition élémentaire de l'égalité dans la liberté.

La liberté et l'intelligence agissant et réagissant l'une sur l'autre, produisent le développement.

Ainsi développement et bonheur sont, sinon synonymes, tout au moins d'inséparables compagnons.

Là où l'égale liberté est rendue impossible par la disproportion dans les degrés du développement, l'espoir des unités les plus élevées réside dans l'éducation des plus humbles.

A cause de leur ignorance, les enfants sont des éléments d'inharmonie, des entraves à la liberté égale. Hâter leur développement est contribuer à l'égalisation des forces sociales.

La liberté étant essentielle au développement, ils doivent être laissés libres, autant que cela est compatible avec leur propre sécurité et la liberté des autres.

Là gît la difficulté, que je ne cherche pas à éluder. Enoncer le principe ci-dessus c'est ouvrir une boîte de Pandore, d'où toutes choses s'envolent, hormis le jugement adulte.

Qui décidera du degré de liberté qui est permissible ? Qui relativera la liberté de l'enfant à sa sécurité de façon que les deux soient équilibrées délicatement, exactement ?

La portée de ces questions est illimitée. D'elles sont nées des controverses qui sont le fléau de tous les mécréants, du plus brillant des philosophes au plus humble des chercheurs de vérité.

Les chrétiens échappent, eux, à ces investigations pénibles. Leur foi en l'autorité simplifie toutes les relations de l'existence. Leur conduite n'a pas besoin de s'accorder avec la notion de la liberté égale puisque c'est l'obéissance et non la liberté qui est la base de leur société idéale.

Avec répugnance, il me faut admettre que dans la première enfance et jusqu'à un certain point dans l'enfance proprement dite, les autres doivent décider pour le bien de l'enfant.

Le bébé humain est un animal pitoyablement impuissant et lamentablement ignorant. Il ne sait même pas quand il a faim, il cherche le sein maternel pour y trouver une panacée pour guérir toutes espèces de malaises physiques. C'est la mère ou la nourrice qui doit décider pour lui la quantité de nourriture qu'il doit recevoir en toute sécurité et régler les intervalles qui doivent séparer les périodes d'alimentation. On sait bien que ces jugements sont loin d'être infaillibles. Une mère de cinq enfants m'a avoué en avoir perdu un, mort d'inanition, son lait n'ayant qu'une valeur alimentaire peu supérieure à celle de l'eau pure.

Un peu plus âgé, le petit enfant ignore le danger qu'il y a à toucher un poêle rouge. Comment saurait-il cela ? Il manque d'expérience. La première impulsion de la mère est de saisir la main, la blanche et tendre main du bébé. Fait elle montre de sagesse en s'interposant ? Je ne le pense pas. Si toujours l'enfant rencontre des sentinelles, sabre au clair, s'interposant entre l'expérience et lui, il ne se développera que subrepticement. C'est à dessein que j'écris « sabre au clair », car il arrive souvent que la main qui s'interpose entre le petit enfant et le poêle affirme son pouvoir par une tape qui cause plus de douleur que celle qui serait résultée de la brûlure évitée : résultat comme valeur d'expérience = zéro.

(*A suivre*). Clara Dixon DAVIDSON.

Réalités, Vérités

D'une récente causerie de Han Ryner, j'ai retenu quelques pensées sœurs des miennes. L'action est bonne qui n'est que le rayonnement de la chaleur intérieure. L'individualisme est le seul chemin vers la fraternité humaine. Sur la grand' route qui mène à la cité future l'individualisme est la rue la plus large. L'individualisme de la volonté d'harmonie est un moyen de faire le bien. Notre scepticisme est un scepticisme vivant. Soyons le sceptique ardent dont les actions extérieures sont les reflets de ses mouvements internes. Unir l'individualisme de l'intelligence au communisme des cœurs et des mains. Ce qui permet de connaître un homme un peu mieux permet de se connaître mieux. Etre analogue, mais différent. Créer de la beauté pour soi et en soi, c'est créer de la beauté pour tous et en tous. La vérité est chose vivante qui n'existe que dans un cœur et dans un esprit. Ne pas affaiblir la pensée de cette moitié d'elle-même qui est le sentiment. Ces moyens de déformation de l'individu au premier rang desquels est la violence. Combattre les laideurs sociales à l'occasion sans chercher l'occasion de les combattre. Il n'y a de bons chemins que les chemins intérieurs.

⁂

Aimer ne signifie pas qu'on abdique toute personnalité. Aimer c'est au contraire faire preuve de personnalité. C'est enrichir son individualité, non la diminuer. On s'enrichit quand on pénètre une pensée différente, quand on aime en elle ce qui la différencie de la vôtre. L'amour n'est pas toujours ressemblance, il est quelquefois antithèse. L'amour est clairvoyant. Il ne saurait être passivité. Aimer quelqu'un ce n'est pas renoncer à être soi-même, ni exiger qu'il renonce à être lui-même. On peut aimer quelqu'un sans lui ressembler. C'est même la seule façon de l'aimer vraiment. Cependant, l'amour est affinité, — il indique un choix. Il est des êtres que nous ne pourrons jamais aimer.

⁂

Dans certaines administrations, usines, etc. ouvriers et patrons ne valent pas mieux les uns que les autres. Ils sont pareillement bornés, et tout aussi crapules. Ils sont à mettre dans le même sac !

⁂

Un anarchiste ne doit pas se croire un homme supérieur, mais l'être. Or la plupart des anarchistes ressemblent aux autres hommes, tout en prétendant leur être supérieurs. Quand on les fréquente tant soit peu, on s'aperçoit que cette prétention n'est guère justifiée. Rien ne les différencie du reste du troupeau.

⁂

On doit la vérité aux anarchistes comme aux autres catégories de citoyens. Ils ont aussi leurs défauts et leur égoïsme. Leur faire toucher du doigt leurs exagérations, leurs vices, leurs erreurs, c'est rendre service à l'an-archie.

⁂

Mon an-archie s'appelle paix, amour de la vie, haine de la laideur et de l'iniquité. Elle est accessible à tous ceux qui ont en horreur le mensonge, détestent les préjugés et veulent être des vivants.

⁂

Le bourgeois est celui qui pense bassement, et qui agit plus bassement encore.

⁂

Tels se prétendent anarchistes qui ne le sont que de nom. Ils ne possèdent ni l'esprit ni l'âme des véritables anarchistes.

⁂

Certaines gens vous disent de certains individus : « C'est une crapule ». On est tout étonné de voir ces mêmes gens s'élancer vers ces mêmes individus et leur serrer la main, et même les soutenir contre vous dans un différend, où le bon droit est de votre côté. Ce qui prouve qu'ils sont aussi crapules qu'eux.

⁂

Quand vous vous êtes sacrifié pour des camarades, s'il vous arrive d'avoir des démêlés avec l'administration ou la justice, et que votre désintéressement vous jette sur la paille, il n'y a plus personne. Les « copains » se défilent. Ils vous laissent « tomber ». Ils se sont servis de vous, et, maintenant, ils vous lâchent.

⁂

Il y a des gens qui, en devenant vieux, deviennent gâteux, reniant tout ce qu'ils ont écrit.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Je suis heureux de voir que la terreur inspirée par les termes " désunion " et " anarchie " disparait ; dans les temps héroïques, le Massachusetts ne possédait aucun gouvernement, c'était une Anarchie. Chacun était son propre maître et son propre gouverneur, et du cap Cod au mont Hoosac rien ne troublait la paix. Ralph-Waldo EMERSON.

Eros cruel !

Lorsque Rhéa comprit qu'aussi profonde peine
Ne se pouvait guérir par des paroles vaines,
Comme elle s'en savait responsable en son cœur,
Elle n'hésita point. Seule et narguant la peur,
Vraie fille de Cnossos, aventureuse et brave,
Elle drapa, discrète, une étoffe d'esclave
Autour de son beau corps, du vil contact surpris,
Et que Calypse, une heure, autrefois étreignit...
Rhéa, dont la prunelle a des reflets d'Asie,
Une nuit s'exila, par le remords saisie.

Voici bientôt trente ans qu'ainsi vers l'inconnu
Rhéa s'en est allée... Affaissé, tout chenu,
Calypse est un vieillard qui vers la mort s'avance :
Des figues et du lait sont sa seule pitance ;
Ses yeux ont conservé leur flamme cependant,
Calypse n'oublie pas quand il aime vraiment.
Le long du port il erre, effacé comme une ombre,
Et parmi les vaisseaux, à l'ancre en si grand nombre,
Il cherche s'il n'en est arrivé de nouveaux.
Dès qu'il en avise un, s'insouciant des eaux
Qu'ait labourées sa proue : que de l'Inde lointaine,
De l'Egypte, du Pont ou de Tyr il revienne,
Calypse s'insinue, obtient l'accès du bord,
Demande aux matelots s'ils connaissent le sort
De Rhéa l'égéenne : — « Elle est fière entre toutes,
Vous l'auriez reconnue. » — Il implore.. Ils écoutent
Le vieil homme, ont pitié, songent que bien souvent
Vers eux il est venu, lamentable, espérant
Une nouvelle, un mot... Impuissants, ils répondent
Qu'ils ne l'ont jamais vue, ignorent si du monde
Cette grecque est encor... qu'ils n'en ont ouï parler...

Calypse alors s'en va sans plus les harceler.
Depuis trente ans, toujours c'est la même réponse...
Dans un bois de cyprès proche et sombre il s'enfonce :
C'est pourquoi les passants, dans la rumeur des flots,
Perçoivent certains jours un éclat de sanglots.

Mars-Avril 1925. E. ARMAND.

[Extrait de *Ainsi chantait un en dehors*, en cours d'impression.]

Etude sur l'œuvre d'OSCAR WILDE

Le Portrait de DORIAN GRAY

I

« **L'ART** est tout à fait inutile », écrit Oscar Wilde dans sa préface. Voilà un curieux paradoxe esthétique, mais qui contient plus de vérités que la vérité même. Or, si l'art véritable est inutile dans toute l'acception luxueuse et superflue du mot, il serait étrangement audacieux de prétendre à l'utilité fastidieuse de la critique d'art. Pour juger ou mieux pour admirer le « Portrait de Dorian Gray », il faut laisser très loin derrière soi ce qui peut fausser, rétrécir, emprisonner l'esprit au nom d'une formule morale ou immorale. Il faut faire litière des principes restrictifs, des conventions définies, des dogmes bornés, des frontières paralysantes. Les points de vue spéciaux incomplets ; les considérations tronquées et partiales ; les déductions purement artificielles ou purement naturelles ; les analyses psychologiques tentées à l'aide d'instruments classiques et catalogués ; les synthèses théoriques inadéquates ; les transpositions insuffisamment imaginaires doivent être écartées irréductiblement, mais sans effort d'opposition banale médiocre et localisée.

Toute base éthique est limitative, par conséquent dangereuse pour l'artiste, puisqu'elle lui interdit l'exploration totale, sous peine de « sanction sociologique » ou de « châtiment métaphysique ».

Toute base rationnelle est factice, par conséquent fragile ; vulgaire, puisqu'elle guide et canalise la personnalité dans une voie tracée d'avance, laquelle aboutit fatalement au connu. S'appuyer sur une logique commune et impersonnelle, c'est se condamner à la stérilité ou à la réédition ennuyeuse par essence. Or, la vie mécanique dégradante qui perpétue ce qui est ne satisfait nullement l'âme investigatrice.

C'est en s'inspirant hautement de ces libertés variées et éclectiques qu'on parvient à comprendre Dorian Gray. Cela revient à dire aussi que c'est moins l'histoire que l'apologie éloquente des théories dont elle est le prétexte qu'il sied d'interpréter ; le roman a simplement servi de canevas à l'artiste ; cette impression dominante résulte du moindre examen. La trame du livre ne suffit point à distraire le lecteur du champ de vision dont l'auteur laisse la porte secrète ouverte aux élus. De même que le décor d'un drame ne saurait attirer l'attention exclusive d'un spectateur original et personnel, le déroulement plus ou moins fantaisiste des faits n'absorbe nullement l'intelligence avide de conquêtes substantielles et fécondes. Le regard du chercheur dépasse l'écran fleuri, le paravent fantasmagorique. Il pénètre dans les régions mystérieuses où se créent les symboles et s'empare des merveilles que les philistins laissent, non par insouciance, mais par grossière et stupide ignorance. La vue du créateur amoral s'enrichit également, car aucune nuance, si légère soit-elle, ne lui échappe. Enfin, abandonnant le tamis grotesque de la « raison figée » aux conservateurs de systèmes intangibles ; suivant le chemin réel de son inspiration, par sa communion active, par sa conjugaison libre avec les individualités dont il épouse la vie, le poète met en évidence les beautés qui ne se dévoilent jamais entièrement sans d'habiles et géniales provocations.

* * *

Ces réflexions faites pour indiquer dans quelles dispositions il est nécessaire d'envisager l'évolution tragique des quatre principaux personnages, presque rien ne nous manque maintenant pour essayer de dégager la valeur essentielle, la nature foncière de l'œuvre. Oscar Wilde a judicieusement amoncelé de nombreuses et fortes difficultés dans ses pages empreintes d'émotion soutenue, poignante et bizarre. A chaque instant, par l'intermédiaire de ses héros, il nous accable effectivement en nous révélant avec une « violence distillée » les dessous vulnérables de la vertu neutre et de la sagesse stagnante.

II

Comme nous l'avons déjà souligné précédemment, l'action matérielle sert simplement d'assise mobile. Cependant, elle se développe sous un jour l'idéalisant tellement, lui donnant un aspect si inattendu qu'on s'attache à ses transformations propres. De plus, chaque intrigue se manifeste dans un cadre évoqué avec un talent inimitable et le souci invisible de traduire les impressions supérieures. Seuls, les sujets d'étonnement et de surprise sont soigneusement sélectionnés, choisis, cela sans altérer l'effet général du tableau. Seules, les scènes capables d'exercer une séduction prolongée et intense sont finement esquissées dans le but de dévoiler leur horizon poétique caché. Wilde évite pieusement de noter le trait banal, « universel », ou le bas caractère susceptible d'émerveiller les « pharisiens qui s'ignorent ». Non seulement il néglige toute exposition grossière avec la superbe intolérance de l'artiste, mais son dédain cultivé des trivialités mal reconnues le pousse à la recherche fiévreuse du détail rare, précieux, lequel indiffère les médiocres. Son don de voyant délicat le conduit à décrire les choses extérieures, sinon dans leur « moyen » éclat directement visible et immédiatement compréhensible, du moins dans leur vie singulière, à l'instant préféré où leurs rapports « exceptionnellement suggestifs » avec les autres choses, rendent leur physionomie plus attrayante. L'imitation, la moinde contrefaçon épouvantent cet auteur. Les objets et les personnes ont pour lui un langage qu'ils n'ont point pour « tous ». Wilde les « voit » à travers son imagination merveilleuse, fertile, et — quoique dépouillées de science scolaire, pédagogique — ses interprétations magnifiques, fulgurantes, s'imposent non pas lourdement, par la preuve réaliste, la démonstration sèche, la décomposition squelettique, mais avec cette grâce vraie qui conquiert irrésistiblement. Le raisonnement plat, « nu », ne contente aucunement son cerveau d'esthète. Dans le creuset de sa subconscience versatile où se combinent et s'amalgament ses idées tourbillonnantes, il leur fait subir une préparation savoureuse jusqu'à ce qu'elles se présentent sous une forme vaporeuse, ondoyante, presque fluide. En voici un exemple :

« Il jouait avec l'idée, la lançait, la transformait, la laissait échapper pour la rattraper au vol ; il l'irisait de son imagination, l'ailant de paradoxes. L'éloge de la folie s'éleva jusqu'à la philosophie, une philosophie rajeunie, empruntant la folle musique du plaisir, vêtue de fantaisie, la robe tachée de vin et enguirlandée de lierres, dansant comme une bacchante par dessus les collines de la vie et se moquant du lourd Silène pour sa sobriété ».

Cependant, sa fantaisie étourdissante et invraisemblable semble naître spontanément, littérairement parlant. On dirait qu'elle jaillit pour jaillir, par excès de vie. L'effet et la cause sont si joliment confondus qu'il est aussi impossible d'en établir la fine relation que d'en expliquer l'adroite et talentueuse dérivation. Sa verve possède une telle richesse que sa force esthétique d'éblouissement achevé nous procure des troubles, des malaises voluptueux jamais répétés, toujours « adorablement nocifs », toujours « délicieusement vertigineux ».

Son « écriture » souple, légère, facile, diverse, frissonnante, jette le désarroi dans l'âme, mais c'est un désarroi captivant qui nous subjugue autant qu'il nous révolte, qui nous plonge dans une sorte de morbidité supérieure, agréable et raffinée.

Son verbe coloré a une attirance fatale qui nous délivre des jougs conventionnels, immuables, nécessaires, avec les secrets terribles de l'intelligence ruineuse, amie du « circonstanciel », du « fortuit », du « provisoire », de la « tribulation ». Il stimule, énerve, impatiente, et engendre la réalisation passionnée, la création multiple, capricieuse, contradictoire, affolante, mais marquée au coin de la noblesse pâle et désenchantée. La puissance de son style est si remarquable qu'elle s'impose farouchement, tumultueusement, dans sa plénitude, aux esprits compréhensifs planant au-dessus des rivalités d'écoles et de cultes. Comme le torrent magnifique, expansif, brutal, poursuivant son trajet mouvementé sans s'inquiéter des barrages « archaïques », les vagues intempestives de sa pensée déferlent majestueusement, décrivent leur volute élégante et frangée dans l'espace.

Le flot intarissable, bouillonnant de sa suave éloquence brise les digues tyranniques du devoir obsédant, serpente convulsivement à travers les plaines desséchées des religions émasculatrices, tombe en cascades rafraîchissantes sur les rocs durs, cassant des morales sombres.

Il poursuit son cours impétueux hors les voies publiques de l'assujettissement collectif, hors tout cercle théorique cocasse où s'étiolent les inféodés, le long des jalonnements ridicules et prescrits.

Hélas ! le champ-clos de la civilisation utilitaire, infesté de rationalisme ennuyeux, traditionnel, le cirque étroit, vieillot, usé, aux palissades vermoulues, aux tréteaux « populaires » sur lesquels s'agitent de naïfs pantins remplis de son et de candeur pastorale ; le théâtre chancelant traîné par des haridelles poussives, fourbues, aux maigreurs « anglicanes », aux yeux vitreux, chassieux, sortant comiquement de leurs orbites ; tout ce romantisme faux, caduc, boursouflé, Wilde le cède aux fades directrices des pensionnats de jeunes filles, aux littérateurs peureux, couards, écrivaillant des « chefs-d'œuvre roses » pour la satisfaction des vieux officiers retraités et pour celle des petites communiantes, qui, les paupières baissées, souffrent de quelque inassouvissement obscène.

III

Dans le *portrait de Dorian Gray*, il y a quatre personnages. Jusqu'à quel degré représentent-ils l'auteur, cela est resté le secret douloureux de Wilde ? Quoi qu'il en soit, chacun d'eux synthétise largement, trop largement, une partie de ses états d'esprit probablement divisés à l'infini. Nous disons « divisés à l'infini » surtout pour repousser les tentatives maladroites de classification arbitraire dont il peut être victime. Vouloir l'identifier, le situer, le cataloguer ou même le rattacher timidement à quelques génies, ce serait méconnaître l'originalité charmante, l'indépendance absolue et jalouse de ce dandy intégral, parfait.

Son maniérisme intéressant, féerique, pittoresque, l'isole si définitivement, l'individualise d'une façon si compliquée que tout lui est digne d'être aimé comme un « unique ».

Un soir, à Alger, Wilde fit bien cette confidence à son ami André Gide, mais, pas plus que ce dernier, le critique averti n'aura la faiblesse de croire aux détachements qu'il affectait pour ses œuvres.

« — Oh ! mais, avoua Oscar à André, mes pièces ne sont pas du tout bonnes ; et je n'y tiens pas du tout... Mais si vous saviez comme elles amusent !... Presque chacune est le résultat d'un pari. *Dorian Gray* aussi ; je l'ai écrit en quelques jours, parce qu'un de mes amis prétendait que je ne pourrais jamais écrire un roman. Cela m'ennuie tellement, d'écrire ! »

Puis il ajouta : « Voulez-vous savoir le grand drame de ma vie ? C'est que j'ai mis mon génie dans ma vie ; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres » (1).

Ah ! il s'est blotti également dans le chaste cœur de Sybit Vane. Cette fillette éperdue à l'amour sérieusement chevaleresque n'est autre que lui-même. Dans son accès de tendresse ultime, elle symbolise le sentiment refoulé, la foi dispersée, l'idolâtrie perdue de Wilde. La divine exaspération de cette enfant anime son corps lascif ; chacune de ses inflexions fait songer aux fleurs sveltes, fragiles, riantes dont les pétales frêles mouillés par la rosée tremblent sous la brève caresse des zéphyrs étourdis. Ainsi, derrière le fantôme gracile, le penseur détend son ascétisme. Au milieu du désert brûlant, illimité ; au sein de l'immensité d'une sévérité implacable, le refuge discret projette son ombre bienfaisante, l'oasis aimable, accueillante l'invite à se reposer simplement. Oui, Sybil Vane d'abord épanouie, délirante, extatique, puis tordue de désespoir, éplorée, suppliante, c'est Wilde dégagé de son lyrisme étudié, affranchi pour quelques courts instants de son irréalisme fascinant et dominateur. Par la bouche convulsée de cette martyre sans palme, son âme ravagée, désolée, affligée, profère des cris qui rachètent par leur sincérité spontanée ses boutades d'un cynisme parfois malencontreux.

(A suivre) Robert DELON.

Correspondance

Propagande ?

Cher camarade E. Armand,

J'ai lu l'article de P. Calmettes relatif à la propagande et j'ai lu votre réfutation.

Vous, camarade E. Armand, désirez que les individualistes soient le plus nombreux possible afin de goûter davantage aux joies de l'expérience personnelle ; donc propagandons. Ce point là est acquis.

Mais propagander — où ? — parmi qui ? Il ne s'agit pas pour nous de conquérir « les masses » pour les mener à l'assaut d'une bastille quelconque. Nous ne sommes pas un parti politique, nous ne demandons pas « le nombre », nous ne nourrissons aucune ambition d'enrôler des forces de combat aveugles, mais organisées.

Chez ceux-là le nombre peut faire la force, chez nous c'est tout le contraire. A condition que nous possédions à la fois et le nombre et la qualité. Car c'est la qualité que vous cherchez, n'est-ce pas ? Et j'émets ce jugement : que le nombre et la qualité sont souvent incompatibles.

Ce qui importe donc et ce qui influera le plus sur la valeur de nos expériences personnelles, c'est la qualité du sujet.

Et je conclus : propagandons, mais ne nous soucions pas du nombre ; propagandons parmi les gens de « qualité », ceci dit sans jeu de mot.

P. Calmettes : je le trouve trop individualiste, trop « égoïste » ou alors peu altéré de nouvelles sensations. Je comprendrais sa thèse si son expérience personnelle lui a permis de puiser dans tous ces domaines, à toutes les joies et à toute la joie que sa nature est en droit d'exiger. Mais, P. Calmettes est-il un tel blasé ? Je ne le crois point.

Ainsi donc, je vous ai donné mon point de vue que je place entre le vôtre et le sien.

Il est évident que si je vous ai mal compris ou que si vous sous-entendez que la propagande ne doit se faire que dans les milieux susceptibles de nous comprendre et de nous suivre, *sans se soucier du nombre, en s'inquiétant de la « qualité » seule*, alors, je suis avec vous. Léo BUASSO.

Le Retour à la Nature

Une affirmation donne lieu à une négation, une forme donne origine à son contraire. La haine procède de l'amour et la domination produit la révolte. Pour la même raison que les forces négatives s'opposent aux forces positives, l'agglomération sociale fait regretter la solitude sauvage, et la congestion des villes désirer les campagnes tranquilles. La période historique que nous traversons est tellement fiévreuse, tellement tourbillonnante, qu'elle jette dans l'âme l'aversion de la vie mécanique comme on la mène actuellement ; le désir de quiétude devient une marotte, on croit y satisfaire en fuyant les villes, en cherchant un coin retiré où le tintamarre urbain ne vous poursuive pas ; on veut retourner à la campagne, à la nature.

Illusion ! Illusion !

Parmi le murmure des feuilles, au cœur des bois prodigues d'ombres amies, dans le frémissement des moissons blondissantes et la fraîche verdure — là aussi la paix n'est qu'apparente.

Le sifflet des machines agricoles, les détonations du fusil qui atteint dans leur vol les libres coureurs de l'air, la fumée des locomotives qui s'enfoncent et disparaissent dans les tunnels pour ressortir un peu plus loin — toutes ces choses offensent l'harmonieuse paix des champs, rompent l'enchantement, nous rappellent à la réalité. La tranquillité de la nature a été bouleversée par la civilisation, et l'écho du progrès a pour toujours rompu le charme du mystérieux silence. Le chamois saute de cime en cime à la recherche d'une retraite toujours plus éloignée, le mugissement des troupeaux est un hurlement désespéré contre le proche envahissement des bouleversements contemporains ; les eaux des rivières maudissent l'obstacle qui prétend en encaisser et en emprisonner le cours.

L'homme a maculé de sang la pureté des neiges éternelles, la cognée porte la désolation dans les forêts séculaires, la dynamo dompte les eaux, le vitriol corrode la vigne ; dans les prés les combinaisons chimiques corrompent les éléments naturels.

La campagne est déjà sous l'influence, sous la maîtrise des expédients de la civilisation, elle n'offre plus l'antique attraction de la tranquillité allègre. L'azur céleste et le scintillement stellaire ne sourient plus à la terre libre, devenue chaîne de servitude et moyen d'oppression d'hommes sur d'autres hommes. La terre, que personne ne peut se vanter d'avoir créée, ne donne pas ses produits avec la même abondance à tous les êtres et cependant elle les dispense à qui sait les prendre avec son travail. La terre est devenue la propriété trop souvent de quelques-uns comme sont devenues la propriété de quelques Etats les mers elles-mêmes. Il n'y a pas de mines, pas d'oasis qui ne soit possession de quelques puissants, et même les déserts aux sables brûlants sont incapables de défendre leur immensité, car il y a toujours à payer un droit de passage à une tribu quelconque.

* * *

Mais s'il y en a qui veulent retourner à la nature en retournant à la campagne, en profitant des expériences acquises personnellement ou par les générations passées, en se servant des cultures existantes — il y en a aussi qui veulent retourner à la nature comme Rousseau y fit retourner son « Emile ».

Il y en a qui veulent retourner à la vie dans les cavernes au milieu des bois ou dans les grottes alpestres et qui condamnent tous les acquis scientifiques. Le confort est une mollesse, l'éducation est un chancre rongeur, l'étude est corruption ; donc, qu'on retourne à la nature, en oubliant la vie vécue jusqu'à hier. Soustrayons-nous à toutes les influences sociales, à l'artificialité qui nous entortille, mettons-nous à la recherche d'un lieu où poser nos espérances, où ne nous parvienne même pas un écho du modernisme.. Peut-être pourrions-nous découvrir un petit morceau de terrain à l'état de pureté primitive, et nous voici redevenus des troglodytes.

Comme est belle la voûte céleste, harmonieux le chant des oiseaux, savoureux le fruit ! Mais voici qu'amant de la sollitude et du silence, j'éprouve la nostalgie d'un peu de bruit et je voudrais que le vent m'apporte l'écho de voix, de nombreuses voix d'hommes, la rumeur de l'existence humaine.

La nature m'offre des mots variés, sans doute, mais mon estomac trop revêche éprouve le besoin d'aliments qu'il ne rencontre plus, mais mon odorat trop délicat ne supporte plus l'odeur des peaux écorchés que j'ai arraché à mes frères inférieurs pour me couvrir, mais mon épiderme trop raffiné ne supporte plus le froid, l'humidité et il est à craindre que les intempéries me fassent retourner à la poudre plus tôt que ce que je l'espérais.

* * *

Vie libre, vie naturelle !.... Partout illusion et éternelle illusion.

Dans les plaines et sur les monts, je trouverais peut-être une occupation plus correspondante à mes inclinations particulières, je rencontrerais une existence qui satisferait davantage ma sentimentalité et mon instinct — mais je n'y jouirais ni de la pureté, ni de la paix, ni de la tranquillité convoitées. La vulgarité, l'artificialité sont un fléau et une réalité aussi dans les plaines et sur les monts. Dans des régions encore sauvages, je pourrais encore découvrir un libre asile, où mon existence pourrait s'écouler et ma volonté se dilater, mais là me suivraient toutes les faiblesses de ma fragile nature, l'atavisme de générations infinies, la lourde hérédité de tant de siècles d'habitude.

Amants de la paix et de la tranquillité, il ne vous convient pas de vous en aller à la recherche de la paix et de la tranquillité comme un gamin court après les nids, mais d'abattre ce qui s'oppose à la réalisation de votre rêve. ROSSI.

Beaucoup d'hommes sont malheureux de ne pouvoir se séparer, pour des motifs sociaux, de gens avec lesquels ils ont intérieurement rompu depuis longtemps. Siegfried BLOCH.

Débrouillons-nous !

Où il faut du « culot » et davantage

Relevez votre moustache, donnez-vous un coup de brosse afin de n'avoir l'air ni d'un crâneur ni d'un purotin. Ciré, astiqué, rassemblez tout votre culot, et présentez-vous dans un magasin de modes ou chez un tailleur, par exemple. Ces négociants ont en général une quantité de clients dont la note s'est allongée et qui les ont plaqués sans crier gare... En général ces petits commerçants ne demandent qu'à rentrer dans leurs fonds — et comment ! — et à se voler mutuellement leur clientèle... Vous offrez donc au boutiquier à qui vous rendez visite de vous confier ses vieilles factures, vous ne lui garantissez pas, bien sûr, de tout faire rentrer, mais vous excipez de votre habitude à récupérer les dettes impayées et vous demandez 50 % de commission. Il y a nombre de débiteurs insolvables avant guerre dont la situation s'est transformée en mieux, ce qui ne les a pas empêchés d'oublier leurs dettes avec une désinvolture remarquable. Avec un peu de flair et savoir-faire, vous trouverez bien, sur vingt débiteurs, un homme établi, bien posé, qui, par rapport à sa situation, à son honneur commercial (!), pour avoir la paix, paiera au moins la moitié ou le quart de sa facture.

...C'est bien plus facile qu'il ne paraît dès l'abord... ALEXANDRE.

[Le camarade Alexandre m'indique un second moyen de débrouillage que je n'insère pas. J'avoue franchement que je ne voudrais pas plus tirer la bonne aventure que me faire huissier volontaire. Il y a dans ces moyens de se débrouiller et autres analogues, quelque chose qui froisse mon tempérament d'anarchiste, de réfractaire, d'émancipateur.. Je préfère le moyen suivant, qu'on m'indiquait il y a quelques jours : offrir aux villageois de les débarrasser des taupes qui infestent leurs jardins moyennant une somme minime, deux ou trois francs par exemple et revendre à un chiffonnier en gros la peau des taupes capturées — une peau vaut cinq francs, je crois. On peut poser dix à vingt pièges en une journée, revenir le lendemain chercher son butin. Ça finit, pendant la saison propice, par faire une assez jolie journée. Voilà un moyen saisonnier de se débrouiller où on ne se diminue ni ne s'avilit. E. A.]

Pourquoi je ne cause pas dans « l'en dehors »

Pierre Bonniel fait une ardente campagne en faveur de la libération individuelle du joug patronal, de la présence à l'atelier ; il a bien raison. Où je diffère d'avec lui, c'est quant à la publicité des moyens de débrouillage. Supposons que je sois en possession d'un moyen offrant toutes possibilités de me débrouiller ; je ne suis pas certain qu'il conviendra à d'autres camarades, et d'une ; d'autre part, à lui donner trop de publicité, il risque d'être rapidement « brûlé » ; enfin, il n'y a malheureusement pas que des anarchistes qui lisent *l'en dehors*, du moins je le crains ; il se peut que des messieurs dépendant de la Tour Pointue aient la curiosité de parcourir ce journal de temps à autre. ...Inutile d'insister sur le résultat... C'est en nous fréquentant, hors des oreilles indiscrètes, nous qui nous connaissons ou qui sommes « recommandés » par des copains sérieux, que nous nous transmettrons les moyens de débrouillage efficaces... Jean GAMBA.

Et voilà des objections..

Puisque Pierre Bonniel insiste tant pour le maintien de la rubrique *Débrouillons-nous*, nous lui dirons que nous réprouvons totalement ses vues, lesquelles à notre humble avis, ne présentent... rien d'anarchiste ; c'est plutôt de l'individualisme égoïste et dupeur, sans plus.

Egoïsme, en ce que se tirer d'affaire est le plan de la presque totalité des individus composant la société actuelle.

Duperie, parce que Pierre Bonniel ou son pareil peuvent se présenter chez un individualiste-anarchiste inconnu, parce que moins tapageur et moins écrivassier, et lui vendre un produit nuisible, mauvais ou falsifié dont, au moment où il l'achète, il a le plus grand besoin.....

Les frères MERCIER.

Pour faire réfléchir

Je l'ai dit : l'enfant doit travailler lui-même à la grande œuvre de son Education, par un concours personnel, par une action libre, spontanée, généreuse : c'est la loi de la nature et de la Providence.

Ce concours de l'enfant est si nécessaire, qu'aucune Education ne peut s'en passer, et que nul secours, nulle puissance étrangère, nul instituteur, si habile et si dévoué qu'il fût, n'y suppléa jamais.

Quoi qu'on fasse, on n'élèvera jamais un enfant sans lui, malgré lui. Il faut lui faire vouloir son Education : il faut la lui faire faire à lui-même et par lui-même. Cet enfant n'est pas un être passif et sans action, un arbuste, une plante : non, c'est une créature intelligente et morale ; et, encore, qu'on y prenne garde, la plante elle-même a une puissance de végétation propre, une sève, un germe, une racine de vie. Il n'y a que le bois mort qu'on taille et qu'on façonne sans le ménager, sans le consulter, sans rien attendre de lui. L'enfant que vous élevez n'est pas un bois mort : c'est un être sublime, capable de vérité et de vertu, de connaissance et d'amour : c'est une créature active, puissante, souveraine, douée de conscience et de liberté, elle doit nécessairement agir, se développer elle-même.

Cette action, ce concours essentiellement libre, il peut, il doit être provoqué, soutenu, encouragé ; il ne doit pas être contraint ni forcé.

DUPANLOUP, *évêque d'Orléans.*

Aux Compagnons

Les élections municipales — dont nous nous fichons comme de notre dernière paire de chaussettes — sont cause que ce numéro-ci de l'en dehors *paraît avec quelques jours de retard, notre Imprimerie étant débordée... Ce sont choses contre lesquelles je suis impuissant. Ceci dit, prière à nos abonnés qui ne sont pas en règle de nous faire parvenir le montant de leur réabonnement ou de nous retourner le journal. Nous avons envoyé ces temps-ci quelques cartes postales à un petit nombre de retardataires : cela doit suffire pour nous éviter l'envoi de quittances de recouvrements que nous manquons d'ailleurs de temps pour confectionner et expédier...*

*On me demande des nouvelles d'*Ainsi chantait un en dehors. *C'est en impression et le retard de sa publication ne m'est pas imputable. Lorsque j'ai proposé son impression à* La Laborieuse, *il avait été convenu — j'ai le contrat en mains — que ce serait imprimé dans les trois mois. Or, il y a bien plus de trois mois que le manuscrit a été remis et il y a tout juste 1/6 du livre d'imprimé, et qu'on remarque que je n'ai pas un sou de dette chez mon imprimeur ! Il faut donc prendre patience, mes souscripteurs et moi-même, mais qu'on ne s'en prenne pas à moi d'un retard qui m'affecte autant qu'eux.*

Notre intention est de faire paraître le prochain numéro dans la dernière semaine de mai.

E. A.

J'appelle l'attention des camarades de Paris, de la grande banlieue parisienne et du Centre sur notre **Journée de plein air** sur les **Bords de la Loire**, le lundi de la Pentecôte 1er juin (Voir à la suite du feuilleton).

Notre Point de Vue

Ma réplique à Enzo de Villafiore. — Le milieu individualiste anarchiste est fonction d'un renouvellement des valeurs morales. — Le christianisme, la « liberté égale », l'équilibre armé. — Stirner et l'association des égoïstes. — « Le Libertaire » et « Le Semeur » poursuivis. — Précisions et réponses à certaines objections. — Les « directives » de l' " en dehors ". — Encore sur notre hétérodoxie (?) en matière sexuelle. — Quelques réflexions de Jo. Labadie.

On reconnaîtra que j'ai fait montre de patience et d'éclectisme en laissant Enzo de Villafiore dévider son chapelet. J'ai relu les divers articles qu'il nous a envoyés. Eh bien, soit dit en toute franchise, *son* individualiste ne diffère pas beaucoup du bon bourgeois qui pratique la solidarité avec ceux de sa classe quand il y trouve son avantage, quitte le lendemain à se retourner contre eux, dès lors qu'il y trouve son profit. N'importe quel mercanti accule son associé d'hier à la faillite et triomphe sur ses ruines. L'erreur de Villafiore, à mon sens, c'est de transporter dans le milieu anarchiste les valeurs du monde archiste, alors qu'ici le milieu où nous voulons vivre et évoluer ne se conçoit pas, ne s'envisage pas sans un total *renouvellement des valeurs morales*.

Ici, on ne nie pas que dans le milieu archiste, dans le milieu bourgeois, il y ait des sentiments de haine invétérée, des désirs de vengeance insurmontables, des intérêts absolument antithétiques, des antipathies invincibles. On ne nie pas non plus ici qu'en un monde de domination et d'exploitation, l'individu veuille jouir à tout prix, exclusivement et jalousement de l'objet qu'il aime et veut posséder; que, faute de concessions, l'extermination de l'ami ou du copain soit préférable à l'entente avec lui. Nous prétendons ici et nous maintenons envers et contre tous que si ces considérations ont une valeur au regard de la mentalité archiste, elles n'en ont plus au regard de la mentalité autoconsciente qui, selon Enzo de Villafiore, constituera la caractéristique de l'état de penser individualiste anarchiste.

Le camarade doué de cette mentalité autoconsciente ne voit pas un ennemi dans le *copain* en désaccord avec lui sur un point d'application de la pratique de la vie anarchiste, tel qu'il la conçoit; il voit en lui un autre soi-même, un *alter ego*, dont il entend respecter la liberté d'être et d'agir, comme il veut que par lui soit respectée sa liberté d'être et d'agir. C'est la notion de la *liberté égale* sans laquelle il n'y a point de milieu individualiste anarchiste concevable. Avec cet autre moi même, je ne m'associerai point; je ne le fréquenterai pas, cet autre *ego*, si différent de moi. Il réfléchira si, plutôt que renoncer à ma fréquentation, à ma compagnie, il ne lui convient pas de me faire des concessions. Et c'est tout.

Enzo de Villafiore fait encore erreur en confondant le *renouvellement des valeurs*, à notre point de vue individualiste, avec la mentalité chrétienne. L'histoire nous montre qu'aucune organisation spirituelle ou sociale n'a montré autant de soif dominatrice que l'organisation chrétienne — plus de haine, d'exclusivisme, de sectarisme, de volonté d'empiètement. *Mon* individualisme est à l'opposé de la conception chrétienne parce qu'il repousse absolument l'idée de la tare originelle (péché, mal, impureté, finalisme fatal), parce qu'il admet que celui qui ne pense pas comme lui peut avoir autant raison que lui. *Mon* individualiste ne prétend pas à l'infaillibilité, il ne dit pas qu'il est *sauvé* de l'erreur; il demande à *l'autre* individualiste l'assurance, la garantie que, laissé libre de vivre son déterminisme personnel, il n'empiétera pas sur le sien. L'individualiste-individu comme l'individualiste-association. Sans cette sécurité, ce *contrat*, parler de « dissolution » de « nouveaux péchés » est un leurre; si ce contrat n'est pas en vigueur, les individualistes ont trop à faire à se défier les uns des autres pour inventer des péchés inédits, pour créer d'originales méthodes de dissolution.

Enzo de Villafiore se plaît à évoquer de grandes figures du passé, les Cléopâtre, les Messaline, les Néron, les Napoléon, etc. Ils n'ont joué leur rôle que parce qu'ils détenaient la puissance gouvernementale ; le jour où cette puissance leur a échappé, il n'est rien resté d'eux : ils ont dû disparaître, volontairement ou arbitrairement, et leur fin n'a pas toujours été glorieuse.. Comme Oscar Wilde ne détenait aucune parcelle de puisance gouvernementale, il en a été victime et c'est à cause de l'*arbitraire*, justement, qu'il n'a pu donner sa pleine mesure d'artiste.

L'atmosphère de *liberté égale* permet toutes les audaces, toutes les aventures, toutes les expériences, la pratique des « nouveaux péchés » encore à créer, mais non point l'exercice de la *contrainte* (gouvernementale ou physique) à l'égard de ceux qui ne veulent pas participer à ces expériences et à ces aventures. Sans doute, au point de vue de la camaraderie pure — et c'est très stirnerien — on éprouve *autant de joie* à trouver *en* son camarade ou associé objet ou sujet de jouissance ou de plaisir qu'à *l'être pour lui*. Mais l'idée de *liberté égale* ne postule pas *l'arbitraire*, elle permet bien à quiconque de déployer toute la puissance individuelle de persuasion ou d'insistance dont il est capable pour amener à ses vues son camarade ou son associé, mais elle concède à ce dernier de faire la sourde oreille ou de s'engager en d'autres voies. Il reste loisible au camarade ou à l'associé de calculer les conséquences de son refus, de réfléchir qu'il peut mener jusqu'à la dissolution de l'association, lui faire perdre son camarade. Mais il faut que ce soit son *affaire personnelle*, qu'il n'opine pas sous la menace de *l'arbitraire*.

***

Un jour, à Bruxelles, Elisée Reclus nous racontait un voyage qu'il avait fait en Asie, au Turkestan. Si mes souvenirs sont exacts, le voyage lui-même doit remonter à plus d'un demi-siècle. Dans ce temps-là, les hommes du pays ne sortaient jamais sans porter sur eux tout un arsenal, fusil, yatagans, cartouchière pleine, etc... ils étaient toujours disposés à tirer le sabre ou à faire feu. Comme il n'y avait guère d'autorités administratives ou judiciaires dans la contrée, tout le monde était toujours prêt à se faire justice soi-même. Mais *l'anarchie* ne régnait pas dans le pays, loin de là. Ce qui y régnait c'était l'esprit de l'état de siège. Dès le coucher du soleil venu, chacun se barricadait chez soi, en proie à une crainte incessante qu'un étranger plus fort et mieux équipé vînt enlever troupeaux, récoltes ou hardes; femmes et enfants se tenaient rangés comme un troupeau autour du père de famille-berger. Sans doute, tous étant armés jusqu'aux dents, il existait un certain état d'équilibre, mais tellement prêt à se rompre qu'il ne restait pas assez de liberté d'esprit pour se livrer aux manifestations irréfrénées et instinctives d'une indépendance illimitée. Pour pouvoir pratiquer le polymorphisme anarchiste, il ne faut être préoccupé par cette crainte que le voisin, par application du principe de la liberté arbitraire, va s'introduire chez vous par ruse et vous exterminer. L'absence de gouvernement ou d'autorité gouvernementale *implique* que la mentalité anarchiste ignore la violence comme solution des conflits entre camarades.

Stirner — et il faisait autant fi de la morale chrétienne et laïque que le fait Enzo de Villafiore — a parfaitement vu en quoi consistait l'association de Egoïstes, quand il l'a opposé à l'Etat ou la Société. Il a parfaitement compris qu'elle n'impliquait pas le combat entre égoïstes, mais « la multiplication des moyens d'action de chacun et l'affermissement de sa propriété sans cesse menacée (p. 312). » Il a parfaitement compris que l'association veut que l'action de s'associer soit « permanente » (p. 375) — une volonté, non point un caprice ou une fantaisie. Stirner s'était rendu compte qu'il est impossible de s'affranchir de tout, que le but de l'association n'est pas la liberté absolue, qu'elle sacrifie la liberté à l'individualité, que ce but est *l'individualité elle même* (p. 375). « Ce n'est que dans l'association que votre unicité peut s'affirmer » (p. 382). C'est le point de vue que nous avons toujours soutenu à *l'en dehors* (1).

***

Le Libertaire est poursuivi à cause d'un article de Chazoff qui n'était pas plus « poursuivable » que bien d'autres articles du même journal. *Le Semeur de Normandie* est également l'objet de poursuites à cause d'une traduction qu'y avait fait insérer Manuel Devaldès d'une étude de Teresa Billington Grey : « Le Sens commun sur la Question de la Natalité ». Nous avons assez reproché à ce bi-mensuel son conseil de confier à MM. Herriot et consorts les verges dont le Pouvoir est accoutumé de nous frapper, nous autres anarchistes, quand il veut détourner sur nous l'attention des électeurs; nous lui avons assez durement reproché son attitude pour ne pas protester aujourd'hui contre cette poursuite que rien ne justifie. Je viens de relire cette étude : c'est une conférence prononcée devant les auditeurs d'un cercle socialiste londonien; rien n'y explique, même en se plaçant au point de vue bourgeois, la mesure exceptionnelle prise à son égard. Ceci dit, j'estime que les féministes doivent intervenir dans la question. Cet article écrit par une femme, est dans l'intérêt des femmes. Est-ce que les rédactrices de *La Voix des Femmes* resteront muettes? C'est l'occasion pour elles ou jamais de s'affirmer.

***

Nous avons exposé l'autre jour que *l'en dehors* n'était pas une tribune libre-dépotoir. Cela nous a valu quelques objections, quelques demandes d'explications. Les voici bien volontiers : nous nous refusons sous n'importe quel prétexte et à n'importe quelle occasion de jouer le rôle de fossoyeurs de l'anarchisme-individualiste comme communiste. – Nous considérons comme de l'illogisme ou de l'inélégance — pour ne pas dire de la traitrise — de s'en prendre à des femmes et à des hommes que des lois spéciales, toujours en vigueur, mettent hors du droit commun et pour lesquels le fait de professer des opinions anarchistes constitue une charge aggravante (ce qui n'est pas le cas pour un catholique, un protestant, un israélite, un membre d'un parti politique ou d'une association de commerçants, ou d'une société de secours mutuels, par exemple). Chaque fois que j'ai comparu devant un tribunal, on m'a fait grief d'être « anarchiste ». Il faut s'adresser ailleurs que chez nous si l'on veut rencontrer des doublures aux lois scélérates.

***

Quelqu'un m'écrit qu'il y a des « mouchards en puissance parmi les pratiquants de l'illégalisme anarchiste ». Je le sais mieux que quiconque, moi qui, par deux fois, ai été la victime de délateurs plus ou moins menteurs. Mais cela n'est pas particulier au milieu anarchiste : l'illégalisme politique ou économique — tous les illégalismes — d'ailleurs attirent les délateurs comme le miel attire les mouches. Les « ventes » du temps de la Restauration, les associations secrètes ou ouvrières du second Empire n'ont pas échappé aux délateurs, malgré les précautions prises, dont quelques-unes absolument prohibitives. C'est ce qui avait lieu en Russie tsariste, c'est ce qui a lieu dans les états balkaniques et en Russie bolchevique : l'intérêt est d'avoir des émissaires et des agents provocateurs parmi les plus énergiques des réfractaires politiques ou économiques.

C'est pourquoi je ne me suis jamais lassé de répéter que l'illégalisme anarchiste postulait un *tempérament spécial*, faute duquel sa pratique, dans tous les domaines, conduisait à d'irréprochables désastres. Et ce tempérament spécial n'implique pas seulement hardiesse, énergie, esprit d'aventure et de résolution, il implique également la capacité de discerner et flairer non seulement le suspect, mais celui en passe de le devenir, de l'éviter et de ne point le fréquenter.

***

A côté de la vaste place consacrée à la propagande individualiste anarchiste courante, la ligne de conduite de *l'en dehors* s'appuie sur trois thèses ou directives *fondamentales* que nous ne pouvons sans cesse remettre en question sous peine de tomber dans l'incohérence. Nous ne saurions ici accepter d'en discuter que les modalités d'application, les détails de la pratique.

A. Thèse ou revendication de *l'associationnisme* dont la « camaraderie », sous la forme réciprocitaire, est l'élémentaire expression. Ici « camaraderie » et « réciprocité » s'entendent aussi bien au point de vue économique, intellectuel ou éthique que dans le domaine récréatif ou sexuel ou dans toutes autres sphères. Toutes réserves étant faites quant aux tempéraments individuels réellement réfractaires à l'associationnisme, aux « isolés ».

B. Thèse ou revendication de *L'amour plural* (conséquence de la « camaraderie amoureuse ») — que ne restreint pas le pis-aller de la cohabitation — avec son corollaire logique : la lutte pour la disparition de la jalousie et de la recherche des conditions sexuelles indispensables à son élimination radicale. Mêmes réserves que ci dessus pour les tempéraments individuellement et véritablement réfractaires à cette thèse.

C. Thèse ou revendication de *la libre disposition du produit* (ou résultat de l'effort) obtenu par tout moyen *excluant* domination, contrainte, fraude, dol, exploitation d'autrui. Pour le producteur isolé comme pour l'association productrice, liberté absolue de disposition et d'échange de son produit.

[Dans cette libre disposition du produit nous entendons, on le sait, l'absolue faculté pour la mère de disposer à son gré de sa progéniture ; par exemple, de choisir comme géniteur de ses enfants un autre compagnon que celui avec lequel elle cohabite (ce qui va de soi avec le pluralisme en amour) ; de déléguer à un autre que le procréateur ou que son camarade de cohabitation le soin de vaquer à l'éducation de sa progéniture, et voulu volontairement par la mère, l'enfant est sien, et sien exclusivement, jusqu'à ce qu'il soit en état d'opiner. Il s'appartient alors à lui-même.]

Nous savons que nos revendications audacieuses en matière d'associationisme sexuel, d'amour plural, etc., ne sont pas du goût de tous les anarchistes, loin de là. Cela prouve aux imbéciles l'ineptie des accusations d'orthodoxie qu'ils portaient contre nous. Ceci dit, nous n'avons jamais entendu englober tous les anarchistes, individualistes ou communistes, dans nos thèses spéciales en cette matière. Pour répondre à certaines impatiences qui n'attendent même pas que nous ayons conclu, je soutiens : que le pluralisme en amour *(volontaire)* et le communisme sexuel *(libre)* sont préalables : 1° à toute réalisation associationniste économique individualiste-anarchiste ; 2° à toute réalisation communiste libertaire économique.

Je demande qu'on me montre une seule « colonie » (même à base religieuse, à la troisième ou quatrième génération, si elle a résisté jusque là) où ne se *pratique pas* la facilité des mœurs ou la pluralité amoureuse, qui n'ait pas fini par mettre au premier plan la recherche du débouché de ses produits ou l'accroissement de son actif.

Quant aux couples individualistes ou communistes, dont l'un des membres au moins ne pratique pas le pluralisme en amour (exception faite bien entendu ces professionnels de la propagande ou d'exceptions individuelles qui considèrent la propagande comme un apostolat) ne les voyons-nous pas échouer trop souvent dans une banlieue de grande ville, à la cambrousse, où ils achèvent une vie de petits bourgeois dans une petite maison ornée de glycines et enclose en un jardin plus ou moins minuscule. Attention : ne pas envoyer de journaux d'idées avec titre apparent. Le facteur le raconterait aux voisins et ça les empêcherait de vendre leurs œufs ou leurs lapins au plus prochain marché. Ils appellent ça avoir accompli leur « révolution individuelle », c'est une compensation.

Pour les professionnels de la propagande anarchiste qui se targuent d'unicité amoureuse, il conviendrait, sauf les cas de hors concours, d'examiner la question de plus près. C'est là où la surface *paraît* le plus calme que l'onde est souvent plus agitée dans ses profondeurs.

Jules Guesde écrivait en 1873, dans son catéchisme socialiste : « Les rapports sexuels entre l'homme et la femme, fondés sur l'amour ou sur la sympathie (1) mutuelle, deviendront **alors** aussi libres, aussi variables et aussi multiples que les rapports intellectuels et moraux entre individus du même sexe ou de sexe différent. » Nous individualistes anarchistes, réalistes, présentéistes, nous affirmons cette thèse que les rapports sexuels entre l'homme et la femme (hormis bien entendu la question des tempéraments personnels), peuvent être **dès maintenant** aussi libres, aussi variables, aussi multiples que le sont ou devraient l'être les rapports intellectuels et moraux entre les humains. Et nous ajoutons : Si la Russie bolchévique avait d'abord réglé la question sexuelle dans ce sens, elle glisserait peut être moins qu'elle le fait vers une démocratie nationalo-rurale et la réintégration du capitalisme privé; elle serait aussi plus anarchisante, à notre sens, bien entendu.

***

Le camarade Jo Labadie dont nous avons à plusieurs reprises publié des lettres se trouve actuellement chez un ami, dans le Michigan, aux Etats-Unis, dans la région des Cinq-Lacs. Cet ami, soit dit en passant, se montra très utile aux anarchistes, lors du procès de Chicago. Grâce à une lutte acharnée, à des capitaux considérables aussi, il est parvenu à rendre fertile une terre presque inculte; il y élève de la volaille, des porcs, des chevaux, des bisons, des elans, du bétail de ferme. Il s'y trouve une centaine de vaches d'une race sélectionnée qui, chacune, produisent hebdomadairement, 130 à 135 kilos de lait, 7 à 8 kil. de beurre; on y rencontre aussi une charrue perfectionnée, qui creuse huit sillons à la fois et laboure 15 à 16 hectares par jour, cela sans que son fonctionnement exige plus de deux hommes. Nous ne pensons pas que la possession de pareil cheptel ou matériel ait suffi à la réussite de nos « colonies » anarchistes ; n'empêche qu'ils eussent contribué à rendre les « colons » moins malheureux matériellement, ce qui est déjà quelque chose.

Jo Labadie me communique quelques réflexions, que je crois utile de traduire : « Trop souvent, depuis la guerre, je me suis heurté à des paroles de découragement. — Vos efforts n'aboutissent à rien, me dit-on ; les masses sont un tas d'insensés, de brutes et on ne peut rien faire pour elles. Mais ceux qui me font une réponse pareille ne savent plus quoi dire quand je leur rétorque : — Je sais que les ouvriers sont en général des idiots et des brutes, sinon ils appréhenderaient la classe dominante, lui offriraient de quoi s'occuper honnêtement en la privant de ses privilèges, de façon à la placer dans l'alternative de travailler ou de mourir de faim. S'ils recouraient

(1) Je n'ai pas le texte allemand sous les yeux. Je cite d'après la traduction Reclaire.

(1) Observation très juste. La sympathie suffit amplement selon moi pour amener aux manifestations amoureuses. Cela justifie pleinement notre thèse ou revendication de la « camaraderie amoureuse »

Grandes Prostituées et fameux Libertins [44]

Observation concordante avec ce que nous avons déjà dit au sujet des sectes érotico-chrétiennes, ces rites étaient ou sont accomplis dans le recueillement et l'esprit le plus pur, ce qui n'a rien d'extraordinaire; il en était de même dans les siècles païens. La prostitution sacrée chez les Grecs et les Adonisiés de Byblos possédait ce caractère.

Une secte actuelle de l'hindouisme, le saktisme, possède dans ses rites une scène semblable. Saktisme et ismaïlisme ont le culte du principe féminin, source de la vie. L'accouplement des sexes symbolise l'éternité. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à se reporter au dernier verset de la deuxième leçon, « de la grande leçon du vénérable seigneur Rached ed Edine » aux croyants, ses disciples :

Dieu a dit : « Olivier qui n'est ni à l'Est ni à l'Ouest, il se trouve entre le genou et le nombril. ».

En vérité, en vérité, de lui viennent la Mort, la Vie, la Pauvreté, la Fortune.

La vérité, toutes les vérités, c'est le Kaf et le Sin. (Le *kess* ou sexe de la femme.)

Ce culte porte bien la marque de son origine persane, le IXe siècle. C'est l'époque d'Omar Khayyam, des Soufis, des Haschichins, première réaction religieuse contre l'ascétisme de Mahomet que ne peuvent tolérer la civilisation affinée et raffinée des Persans ni leur épicurisme iranien.

Khayyam est l'ami d'enfance de Hassam ben Sabbah, grand-maître des Ismaïliehs. S'il a chanté les jardins, les beaux vers, le haschich, le vin et les femmes, ce n'est pas seulement par tempérament, c'est aussi en signe de révolte contre le Coran et les bigots musulmans, contre l'oppression de la nature par la loi religieuse. Aussi toute la secte est derrière lui.

Lassé de poursuivre un idéal stérile, désespéré de prier un dieu insensible, Omar Khayyam et les Persans Ismaïliehs s'inclinent devant la grande loi de fatalité : les êtres comme les mondes suivant une courbe tracée par avance. On ne change rien à sa destinée; les vies succèdent aux vies, continuellement, indéfiniment et conformément à une loi d'évolution inéluctable.

Le grand-maître actuel des Ismaïliehs porte le nom d'Aga Khan, il réside à Bombay et il préside à la vie religieuse des fidèles épars dans le monde (il n'y a pas qu'en Syrie ou en Perse ou dans l'Inde, on en rencontre au Zambèze, en Abyssinie et, assure-t-on, en Allemagne, en Angleterre et même en France), société spirituelle qui vit en marge des sociétés temporelles. L'Aga Khan est considéré comme l'incarnation d'Ismaïl et il tranche chaque année, dans le « Pharamane », le livre sacré de la doctrine, toutes les interprétations auxquelles peuvent donner lieu les dogmes. En Syrie, le grand-maître est représenté par un émir, qui a dans chaque village un subordonné religieux, le cheikh, élu par le peuple. Les Ismaïlehs syriens n'ont rien du faciès sémite, ce sont des aryens, à la stature puissante, au teint clair, aux yeux bleus, ce qui avait donné lieu à l'hypothèse d'une origine dûe à un croisement de la race indigène avec les « croisés » du Moyen-Age. On sait aujourd'hui que leur origine est exclusivement iranienne.

Comment on réprimait la luxure au Moyen-Age

La justice s'exerçait de façon très irrégulière, au Moyen-Age, à cause des deux juridictions qui se complétaient ou se contrariaient l'une l'autre : la juridiction civile et la juridiction ecclésiastique. L'évêque ou l'archevêque, dans les grandes villes, avait droit de justice dans tel quartier, parfois dans telle rue où la justice du Prévôt ne pénétrait pas. En général, l'idée courante du Moyen-Age était de se résigner à la prostitution, mais de la parquer dans un quartier, une rue dont les ribaudes ne pouvaient sortir sous peine d'un châtiment plus ou moins grave.

On eut donc recours au port d'un costume spécial ou à la défense d'user de certains atours réservés aux « honnestes dames ». Du temps de Saint-Louis, les prostituées ne pouvaient porter de « ceintures dorées », elles ne pouvaient pas se montrer en public sans porter une aiguillette sur l'épaule. Sous Charles VI, en 1415, une ordonnance du Prévôt leur défendra de porter de l'or ou de l'argent sur leurs robes et chaperons, de les décorer de boutonnières dorées, de se vêtir d'habits fourrés de gris, d'or ou d'écureuil ou autre « fourrures honnêtes », d'orner leurs souliers de boucles d'argent. En 1420, le Prévôt revient à la charge : point de robes à collets renversés, à queue traînante. A Marseille les femmes publiques ne pouvaient porter de robes écarlates.

Ces prescriptions vestimentaires, les ribaudes finissaient toujours par les enfreindre, par les tourner. Aussi existait-il d'autres châtiments. On les « flambait », c'est-à-dire qu'au moyen d'une torche ardente on leur brûlait tout ce qu'elles avaient de poils sur le corps. On les fustigeait, on les « exposait », au grand plaisir des passants. A Bordeaux, *on leur bâillait la cale*, c'est-à-dire qu'on renfermait la patiente dans une cage de fer que l'on plongeait dans le fleuve et qu'on ne retirait pas toujours avant que l'asphyxie fût complète. A Toulouse, on leur infligeait l'*accabusade*. On menait la délinquante à l'Hôtel de Ville, l'exécuteur lui liait les mains, la coiffait d'un bonnet en forme de pain de sucre, orné de plumes, lui accrochait sur le dos un écriteau où était décrite sa faute; on la conduisait dans un rocher situé au milieu de la Garonne; là on l'enfermait dans une cage de fer qu'on plongeait par trois fois dans le fleuve; on la transportait, demi-mourante, au « quartier de force » de l'hôpital où elle finissait le reste de ses jours.!

Mais c'est surtout sur les entremetteuses, sur les maquerelles, que s'appesantissait la rigueur de la justice. Fustigation, pilori, promenade à dos d'âne ou de cheval à travers la ville, prison, exil, rien ne leur était épargné. Dans certains lieux (à Rennes, par exemple) on les marquait au fer rouge d'un M ou d'un P au front, aux bras ou aux fesses.

L'adultère et le viol étaient sévèrement punis. Dans les Flandres, par exemple, l'auteur d'un viol avait la tête tranchée par le glaive ou « sciée au moyen d'une planche ». La femme adultère était enterrée vive ou lapidée. L'infanticide entraînait la mort.

Certaines punitions relevaient du comique. En 1316, toujours en Flandre, un luxurieux, ayant voulu abuser d'une servante, fit choir la pâtisserie qu'elle portait : on le condamna à faire sept pâtés semblables à celui chu sur le sol. En 1354, un nommé Waerloos ayant renversé le pot au lait d'une certaine Lisbeth, dont le nom de famille importe peu, dût, comme punition, se rendre le jour de la Pentecôte à l'église de Sainte-Pharaïlde portant à son cou deux vases pleins de lait, l'un suspendu devant, l'autre derrière.

Au siècle de Saint-Jean d'Acre, en Syrie (Louis IX), un chevalier français ayant été surpris avec une ribaude en posture inconvenante, on lui laissa le choix, raconte Joinville, entre deux châtiments « ou bien que la ribaude avec laquelle il avoit esté trouvé le mèneroit parmi l'ost (1) en chemise et avec une corde liée au membre qui avoit pesché; ou s'il ne vouloit telle chose soufrir, qu'il perdroit son cheval, son armure et harnois, qu'il seroit chassé et fourbany de l'ost du roy ». Le chevalier préféra perdre son armure et quitter l'armée.

Cette promenade primitive devait être assez courante, puisque dans l'église de Walcourt, en Belgique, on trouve une « miséricorde » représentant une femme rieuse conduisant un homme qui fait piteuse mine et qu'elle mène par une corde attachée de la façon que repoussa le chevalier ci-dessus.

Il y avait des circonstances où le justicier, paillard lui-même, passait l'éponge; ce fut souvent le cas avec Philippe le Bon. Parmi tant d'autres traits, la chronique raconte la grâce d'un certain Monnart, bosquillon (bûcheron) de son état, pauvre homme âgé de plus de soixante ans, chargé de femme et d'enfants, condamné pour « enforcement » de femmes. Mis à la question, il avoua de nombreux viols; il battait les femmes qui lui résistaient, notamment une nommée Sainteron Blanquarde « parce qu'elle ne pouvoit soufrir que ledit Monnart la cogneust ». Il avait aussi connu « une josne fille en certains blez emprez journée », ainsi que la maîtresse du mangnier (meunier) du pays ainsi que « moult » autres femmes. Etant donné la basse extraction des victimes et l'âge du vert et vigoureux satyre, le duc de Bourgogne céda aux instances de sa famille et lui fit rémission de sa peine.

(*A suivre*) Emilio GANTE et E. ARMAND

(4) L'armée.

Pour nos abonnés, lecteurs, amis et sympathisants du Centre, de Paris, et de la grande banlieue parisienne, *le lundi de la Pentecôte 1er juin :*

Journée de Plein Air sur les Bords de la Loire

dans le **BOIS DE LA CHAPELLE,** *proche ORLEANS* (terminus tramway La Madeleine).

Rendez-vous aux bureaux de ***l'en dehors****, 22, cité St-Joseph (coin du boulev. Châteaudun) à 10 h. précises.*

A 14 h., entretien par E. Armand sur

LE SEXUALISME RÉVOLUTIONNAIRE

HORAIRE : Gien (cor. P. L. M.) .	dép. 6 h.	07;	arr. Orléans	8 h. 10
Vierzon (corresp. Châteauroux. .	— 6	45;	—	8 18
Malesherbes (cor. Fontainebleau.	— 6	35;	—	8 27
Montargis (corresp. Sens)	— 6	35;	—	8 39
Tours (dép. 6 h. 25), Blois. . .	— 7	31;	—	8 48
Chartres (dép. 6 h. 35), Patay. .	— 8	16;	—	8 55
Etampes.	— 5	52;	—	7 39
Paris.	— 7	10;	—	9 23

Pour se rendre à la cité Saint-Joseph, sortir de la Gare, prendre à droite le boulevard jusqu'au square, puis la rue des Murlins jusqu'à la rue Caban, tourner à gauche et suivre cette rue jusqu'à la rue de Gaucourt, monter celle-ci jusqu'au boulevard de Châteaudun. La cité est la deuxième rue à droite.

Un camarade se tiendra en permanence à l'arrivée des trains de 8 h. 10 à 9 h. 23.

Essentiel : NE PAS OUBLIER SES PROVISIONS (nourriture et boisson)

à la force pour conserver leurs richesses et leurs monopoles mal acquis, on les prendrait par le cou comme on le fait d'un chapon et on le leur tordrait! Et un jour ou l'autre ça se fera, comme ça s'est déjà fait, alors même que les masses n'ont pas eu le bon sens de détruire le responsable de l'esclavage économique : *Le Gouvernement*. Aussi longtemps que les peuples accepteront l'autorité du Gouvernement, c'est-à-dire l'emploi de la force contre l'humain qui n'empiète pas sur autrui, qui n'use pas à son égard de violence — contre l'humain paisible et industrieux; aussi longtemps continueront les iniquités économico-sociales ». Voilà du bon individualisme anarchiste!

E. ARMAND.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

La misère en Colombie

Erkenntniss und Befreiung, de Vienne, publiait récemment une lettre d'un camarade qui a passé de longues années en Colombie. La misère qui y règne, écrit-il, est incroyable. Les « classes inférieures » se composent d'un ramassis d'indiens, de nègres, de blancs, qui déambulent, sales, vêtus de haillons dégoûtants, remplis de vermine. Les huttes ou les cabanes qui leur servent de logis sont de vilains trous, noirs, malpropres dont on ne voudrait pas en Europe, pour établis à cochons. Les maladies contagieuses (syphilis, lèpre, etc.) les dévorent trop souvent. Leur misère n'empêche pas qu'ils soient la proie des prêtres, et rares sont ceux d'entre eux qui passent devant l'église sans enlever leur couvre-chef, quand ils en possèdent un.

La différence entre riches et pauvres en Colombie est immense, malgré cela — et contrairement à la théorie marxiste — le socialisme y a pris à peine pied. Les salaires sont dérisoires, alors qu'un flacon de parfum coûte de 4 à 8 dollars, le salaire d'une domestique ne dépasse pas 6 dollars. Et tout le reste est à l'avenant!

Voilà avant d'émigrer, des informations qu'il serait bon de posséder ou de compléter. Avis aux compagnons.

Le mouvement anglais des NEW SCHOOLS.

Dans le *Mercure de France* du 15 avril, Manuel Devaldès publie un article extrêmement documenté sur le mouvement anglais des écoles nouvelles dont les efforts ont été coordonnés par la fondation d'une association : *The new Education Fellowship*. « Trente conditions expose l'auteur de cette étude... sont nécessaires parce que la qualification de *nouvelle* sont pleinement méritée par une école, pour qu'elle soit une NEW SCHOOL. Elles ne sont pas toutes indispensables mais une école nouvelle doit satisfaire à un minimum de quinze d'entre elles, et parmi les plus importantes se trouvent les suivantes : être une école active (comme opposée au type orthodoxe : traditionnaliste, stéréotypé); être une école de travail spontané, donner l'enseignement du travail manuel, appliquer la coéducation des sexes, admettre l'autonomie scolaire, être une école de plein air et pratiquer le bain solaire. » En Angleterre, il existe actuellement vingt-trois écoles reconnues par le Fellowship.

« L'école nouvelle est avant tout une école individualiste ». « Si l'on veut une image, l'individualisme des écoles nouvelles, large, généreux, est à la Walt Whitman. » Une des éducatrices du « Fellowship », Alice Woods, a donné une définition excellente de la liberté, telle qu'on la conçoit dans ces écoles : « une maîtrise de soi parfaite, associée à une parfaite expression du moi ». « L'enfant libre dans l'école libre : ainsi pourrait se résumer l'idéal des écoles nouvelles, tel qu'il est exprimé par l'exemple des plus avancées d'entre elles. » « L'éducation des écoles nouvelles tend à l'intégralité, selon l'expression de Paul Robin. Elle vise aussi bien à l'exercice de la main, de l'œil, de l'oreille et du sens esthétique que des facultés intellectuelles et morales. » « La religion occupe encore une certaine place dans les écoles nouvelles. »

Manuel Devaldès cite plusieurs écoles qui peuvent être prises comme types représentatifs du mouvement. La **Brackenhill School** où chaque enfant connaît par la pratique la signification de la vie en commun. Les cadeaux faits à l'école sont partagés également comme le sont les « douceurs »; l'argent de poche de tous est réuni en une masse dont les sommes sont retirées et données à chacun selon son âge, de sorte qu'aucun enfant n'envie les autres. Le travail domestique est accompli par tous, les garçons et les filles aussi bien que le personnel. Les grandes filles aident à soigner les enfants de la classe Montessori (classe enfantine) et y puisent d'utiles enseignements pour la tenue de leur future maison. Garçons et filles aident volontiers à nettoyer l'argenterie et les chaussures, au triage du linge et à la cuisine. Même les enfants de la classe Montessori, trop jeunes pour aller à la classe des grands, nettoient leurs tables et polissent leur argenterie. Nos grands et les grandes font leurs lits le matin, aident à desservir les tables et à laver la vaisselle.

L'**Abbotsholme School** — dirigée par un révolutionnaire en pédagogie, mais conservateur au point de vue social, le docteur Cecil Reddie — n'est ouverte qu'aux garçons, enfants de la classe cultivée et dirigeante. L'ambition du docteur Reddie est de faire de ses élèves des dirigeants aptes au rôle qu'il les croit appelés à remplir (il considère la nature comme composée de trois catégories : la multitude, les capitaines et les esprits supérieurs, ceux-ci réels *gentlemen* et gouvernants de droit divin : c'est pour ces derniers qu'a été fondée à l'école). A Abbotshohne école d'autorité à l'organisation monarchique et aristocratique, où l'on stigmatise le parasitisme des riches oisifs « de neuf à dix-neuf ans, les jeunes gens, en même temps qu'ils font leurs études, se livrent aux travaux des champs, de jardin, de la ferme et de la forêt. Ils construisent un pont, une volière, des bâtiments, feront pousser leurs légumes. Ils apprennent à se servir des outils, font de la charpente, de la menuiserie, de la maçonnerie, réparent les machines. »

Tiptree Hall est un groupement familial d'orphelins de la guerre et autres enfants peu fortunés à la tête duquel se trouve M. Norman Mac Nunn. « C'est la plus libertaire des écoles nouvelles et l'une des plus curieuses à cause de l'originalité des vues de son directeur. » Pas d'emploi du temps fixe : « Chaque élève est libre de d'adonner à l'étude qui l'intéresse. Aucune obligation, aucune coercition. Pas d'autorité. » M. Mac Nunn sait rendre le travail si attrayant que ce qu'il craint de la part de ses pupilles ce n'est pas la paresse, mais le surmenage »... Le secret de l'enseignement, pense-t-il, est dans l'effacement du maître. « Et il s'efface. Il suggère même le moins possible. Ses élèves apprennent surtout par les découvertes qu'ils font. Le mécanisme de l'enseignement est invisible : essence du montessorisme. » Mais il dépasse les montessoriens : il n'a pas d'appareils définis. « Son opinion est que lorsque l'enfant éprouve le besoin d'un appareil rigide, il doit le créer et le façonner lui-même. » L'auto-éducation y est donc complète. A côté de cela on y pratique le « differentialisme », méthode inventée par M. Mac Nunn et qui consiste en ce que chacun se fasse spécialiste en matière de recherches pour que tous deviennent les uns par les autres universalistes en connaissance — les travaux de chacun se fondant dans un « encyclopédisme » obtenu grâce à « l'arrangement et au classement méthodique des connaissances de tous. » Heureusement pour eux que ces « jeunes bénédictins » délaissent de temps à autres le papier noirci pour aller « s'ébrouer en pleine nature ».

The Caldecott Community est une école quasi-gratuite soutenue par des souscriptions volontaires. C'est l'une des plus renommées parmi les écoles nouvelles et l'une de celles qui se rapprochent le plus de l'idéal de l'association. L'autonomie scolaire y est poussée au plus haut degré possible et le travail individuel largement pratiqué, quoique moins qu'à *Tiptree Hall* ci-dessus nommée. « Excepté pour la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire et la géographie, l'étude y est volontaire », l'esprit de recherche y est autant en faveur que « la libre discussion entre maîtres et élèves ». Toute lecture est interrompue par des questions posées à celui qui lit, telles que « pensez-vous que c'était bien? » ou « est-ce que vous auriez fait cela? » Pour le maître, c'est une occasion d'enquête psychologique; pour les enfants, d'investigation et de méditation ». — Par développement très prononcé de leur sens esthétique par leur éducation artistique, les enfants « apprennent à regarder et à voir les choses : » dessin, modelage, peinture s'ensuivent naturellement « même dans le travail de la ferme, ce sentiment de la beauté se retrouve. Une petite fille de Caldecott disait qu'elle aimait à ramasser les œufs parce que l'œuf a une belle forme ».

Bedales School est le « Cempuis » du mouvement. Son principal, J.-H. Badley, est un enthousiaste de la *coéducation* et il a été le premier en Angleterre, à mettre cette méthode en pratique sur une grande échelle (« Bedales School » compte environ 250 élèves). On fait en outre de l'éducation sexuelle. Un jour les garçons et les filles les plus âgés (15 à 18 ans) s'entretenant avec leur principal des principes et traditions de l'école, émirent l'opinion que les sujets sexuels devaient être traités en coéducation, normalement, comme tout autre sujet. Il y a donc un cours d'éducation sexuelle, facultatif pour les élèves trop timides pour y assister avec les autres et qui pourraient préférer avoir sur le sujet un entretien particulier avec M. J.-H. Badley. Il nous raconte lui-même comment il procède : « Nous débutons par l'exposé des différents modes de reproduction, d'abord ceux qui n'impliquent pas la sexualité, puis ceux qui la nécessitent, et nous continuons avec les divers modes de fécondation, tels qu'on les constate chez les plantes, les animaux inférieurs, les oiseaux et les mammifères. Nous passons ensuite à l'étude détaillée des organes reproducteurs et de leurs diverses fonctions, et enfin nous décrivons la croissance de l'être nouveau depuis la conception, en passant par l'état embryonnaire et toute la période de la gestation jusqu'à la naissance. Cet ensemble exige, naturellement, toute une série de leçons dépendant, dans une certaine mesure de la somme des autres connaissances biologiques possédées, mais en tout cas suffisantes pour former un tout complet et scientifique. Mon objet, durant ces leçons, est de susciter une conversation et, en fait, le traitement du sujet dépend, jusqu'à un certain point, des questions soulevées et formulées ». Il conclut ainsi : « Je crois que ceux qui, les premiers, demandèrent que les leçons fussent ainsi données *en commun* avaient raison : la valeur de la connaissance est d'autant plus grande qu'elle est partagée et de ce fait considérée comme possédée également par les deux sexes ; de sorte que tout ce qui concerne la sexualité est libéré de son attraction secrète et de son caractère embarrassant ».

Il y aurait bien d'autres choses à extraire de cette remarquable étude. Malgré sa rupture avec l'enseignement traditionnel, le mouvement des *New Schools* est bien trop saturé de mysticisme, d'idéalisme, de moralitéisme, voire de pragmatisme, pour que s'y forme l'individualiste-type que nous appelons de tous nos vœux : le camarade qui fait de sa vie et de celle des siens une expérience dégagée et émancipée des préjugés et des conventions, où la recherche de la jouissance individuelle et positive constitue le but de l'association.

Aurore

Après la nuit le jour pointe, grandit, s'enfuit, puis c'est tous les jours..... la même comédie.

Comédie naturelle, pleine d'enseignement pour l'*homo* qui pense...

Qui pense et agit simultanément, car penser sans agir c'est stérilité, léthargie!?

Allons, réveille-toi, dormeur qui rêvez...

Enfin, triomphe de ta nuit et réalise ton jour de beauté, humain qui veut vivre et voir la vie fleurir en tout et partout....

Et que *chaque jour* se lève l'aube *nouvelle* où sans crainte tu peux croire en toi, en l'aurore des « temps nouveaux ». OVIDE DUCAUROY.

Croquignoles

Informateurs pour rire.

Le Congrès des Trades-Unions anglaises envoya récemment sept enquêteurs en Russie, sept hommes dont la plus grande partie de la vie a été consacrée aux questions trades-unionistes. Ils arrivèrent à Moscou le 11 novembre 1924, parcoururent cet immense pays, poussèrent une pointe en Géorgie et repartirent de Leningrad le 15 décembre employant 34 jours à parcourir des milliers de kilomètres, durant lesquels ils ont reçu une quantité d'adresses de bienvenue et y ont répondu, parlé dans maints banquets officiels et écouté nombre de ces orateurs verbeux dont la Moscovie seule n'a pas le secret, participé à toutes sortes de démonstrations syndicales, passé une soirée à l'Opéra, assisté à plusieurs concerts, inspecté le Kremlin et d'autres bâtiments notoires, visité des fabriques, des mines, des prisons, des groupements artistiques, des puits de pétrole, que sais-je encore?

Comme résultat de ces 34 jours plus que bien employés, ils publièrent un rapport de 257 pages, texte serré, profusément illustré, avec index, etc. Presque une encyclopédie. Selon eux, au pays des Soviets, tout est pour le mieux dans la meilleure des républiques socialistes.

Des gens curieux, sachant que lesdits délégués ne parlaient, lisaient, ni ne comprenaient le russe ont enquêté, à leur tour et ils ont appris que sur les 257 pages, 143 — les plus importantes, celles qui traitent du régime gouvernemental et social des Soviets, de la question ouvrière, des impôts, des moyens de transport, de la santé publique, de l'agriculture, de l'industrie, etc. — avaient été rédigées par les trois interprètes que le gouvernement russe avait mis obligeamment à la disposition de ses distingués visiteurs!!!

Et voilà comment on écrit l'histoire.

CANDIDE.

YVONNE ESTASSY : **Nouveau dialogue du mariage philosophique** (1). — **Enquête sur les livres scolaires d'après-guerre** (2). — G. DEMARTIAL : **Comment on mobilisa les consciences** (3). — A. MAS : **Les Allemands sur Vénus** (4).

Lorsque Han Ryner publia **Le dialogue du mariage philosophique**, toutes les plumes féminines frémirent, toutes les « amazones » rêvèrent de réponses éclatantes, vengeresses. Longtemps méditées, elles restèrent au secret des cœurs ou peut-être des tiroirs, ces réponses que, en amis de la dialectique subtile et de la discussion philosophique, nous eussions aimé lire. Mais voilà que Mme Yvonne Estassy prête sa voix à toutes ses sœurs attaquées par Démonax et, alerte, pleine de raison et de sens, fait entendre sa riposte.

Le lecteur averti ne se laissera pas arrêter par le fait que Théano, femme de Pythagore, paraît jouir du don d'ubiquité dans le temps, si je puis m'exprimer ainsi et que pour elle, comme pour le Dieu de Leibniz, tout est un éternel présent. C'est elle, en effet, qui combat, non seulement avec Démonax, le subtil philosophe qu'anima Han Ryner, mais avec un être couplé et pourtant unique : Démonax-Ryner et elle évoque — souvenir anticipé — l'exemple de Jane Welsh.

Mais il goûtera le dialogue à la fois vif et profond, et tantôt l'imprévu des répliques, tantôt le vêtement imagé et nouveau donné à des idées vieilles comme l'éternel bon sens, l'éternel féminin, l'éternel cœur humain avide de tendresse, d'amour, de compréhension plus encore que de domination et de lutte.

Il applaudira au succès de Théano. Et donc à la défaite de Démonax-Ryner! Non, car Han Ryner, en une causerie préliminaire souriante et émue l'aura averti que **le dialogue premier** n'était qu'un appel à de telles répliques, qu'une boutade, un rire amusé et amoureux.

Le centre européen de la dotation Carnegie publie une **Enquête sur les livres scolaires d'après-guerre**. En France comme en Allemagne les idées de guerre, de revanche, de patrie agressive emplissent trop souvent encore livres scolaires et classes. Comment s'étonner que petits Français et petits Allemands — petits Boches comme on dit encore avec mépris et comment disent, là-bas, leurs Léon Daudet? — excités, nourris dans la haine, se dressent plus tard poitrine contre poitrine, front contre front? Quand viendra-t-il le jour où l'on cessera d'enseigner des faits que l'on ne peut encore dominer, le jour où l'école sera la préparatrice de la paix, du bonheur, de la Vie?

Quelques auteurs pourtant essaient de voir la dernière guerre avec impartialité et dans quelques Etats, notamment en Autriche, on tente d'enseigner non l'histoire inhumaine des guerres, mais la geste des peuples, douloureuse et peut-être prometteuse de fraternité future.

Dans son livre courageux **Comment on mobilisa les consciences**, G. Demartial s'élève contre le mensonge qui, après avoir dressé les hommes les uns contre les autres, affronta les consciences trompées. En tous les esprits impartiaux, en tous les cœurs frémissants de l'amour et du désir de la paix, son livre excitera, plus vive, l'horreur de la guerre.

Les atrocités, l'auteur le montre, sont l'œuvre de toutes les guerres et de toutes les nations; incendie du Palatinat par Turenne, destructions méthodiques dans la guerre des Bœrs, férocité des Italiens à Tripoli, sauvageries des Belges au Congo. Hélas! quel peuple sut s'arrêter de tuer quand l'assassinat est décrété héroïsme.

Quelques-uns, à la lecture de cette œuvre, répudieront tout mensonge, ouvriront les yeux à la Vérité. Ils cesseront de charger un seul peuple, bouc émissaire, de la responsabilité d'un fléau qui n'aurait pu envahir l'Europe et la déborder si les gouvernants de l'Europe entière n'y avaient consenti.

A. Mas nous montre l'ambition et les désirs humains s'étendant aux planètes lointaines; avec von Reinhardt et ses compagnons nous partons pour Vénus, nous y découvrons une faune nouvelle, sans doute humanité future. Féérie et humour se mêlent agréablement dans cette œuvre.

Mais mon esprit a besoin de l'infini des rêves plus encore que de l'appui des certitudes; il les accepte tous et les croit tous, un jour, réalisables; aussi un regret me vient que l'auteur nous lançant dans l'actuel inexplicable le rende impossible à force de tout vouloir expliquer et que son esprit critique, quand il croit construire solide, fasse évanouir, avec la brume jolie, la noblesse hardie et polychrome de l'arc-en-ciel.

Georgette RYNER.

(1) Editions du « Fauconnier ». — (2) Centre européen de la Fondation Carnegie. — (3) Les Cahiers Internationaux. — (4) Revue des Indépendants.

En Allemagne. — Il est très rare de trouver ici, parmi les lettrés, des personnalités libres de toute corruption, le byzantinisme de l'ancien régime ayant tout infecté. Il n'en est que plus intéressant de signaler ceux qui préconisent un retour au naturel, à la vérité. Ainsi, de même que dans le futurisme, le cubisme, il y a un grain de vérité, la musique « atonale » est révolutionnaire par rapport au pédantisme d'un système de musique qui fut « tempéré » à l'époque de Rameau (1764), un des plus grands génies de la musique de tous les temps. Mais on fait des progrès dans tous les domaines. C'est ici, à Berlin, qu'un Russe, le professeur *Rosebery d'Arguto* a donné une base scientifique à l'idée juste qui se trouvait en germe dans l'atonalisme, d'une manière instinctive. Il a prouvé que, de même que le sens olfactif est perverti, bureaucratisé par la « civilisation », le sens auditif a perdu la finesse qu'il a conservée chez les peuples primitifs qui connaissent non seulement les demi-tons, mais encore les tiers et les quarts de tons. Donc, Rosebery d'Arguto est allé rafraîchir la musique à la source des Chinois, des Arabes, des Javanais, des Indiens, des Turcs.

Le *Malik Verlag*, Berlin, vient de publier DER PARADE-MARSCH par Upton Sinclair. Cette traduction est indispensable à tout homme qui veut connaître la mentalité des Américains. Il donne une analyse de l'hypocrisie des écoles et des universités du pays des dollars où l'on bourre les mémoires de toutes sortes de choses inutiles qui tuent le jugement, où l'on passe sous silence la vie sexuelle des êtres, afin de ne pas éveiller les instincts naturels... pour les conduire à la perversité — du reste tout comme chez nous.

Dr Erich Wulffen : DAS WEIB ALS SEXUALVERBRECHERIN (La femme comme criminelle sexuelle), Langenscheidt, Berlin. — On connaît le point de vue de Wulffen, analysé par E. Armand dans le n° 55-56 de *l'en dehors*. Si les « entraves éthiques » ne sont pas si opérantes chez la femme, il reste à découvrir si c'est la conséquence « d'un développement intellectuel plus faible » ou parce que la femme est plus rapprochée de la nature et préfère la morale naturelle à la morale artificielle. Enfin, il serait facile à démontrer que les anomalies et les perversités de femmes, énumérées dans ce splendide livre ne sont que réaction naturelle contre la fausse morale qui est encore en vigueur dans les pays « civilisés ». Dr KUNTZ-ROBINSON.

Stephanus Fabianovic : ZWEI EINSAME MENSCHEN UND IHRE GLUECKSELIGKEIT ; « AS I SEE NIETZSCHE », Los Angeles. — Max Nettlau : MIGUEL A. BAKUNIN, *un esbozo biografico*, Mexico. — Frederica Montseny : LAS SANTAS ; José Martin : MI HERMANO (Ed. de la « Revista blanca », Barcelona).

Certains des articles ou études parus dans *l'en dehors* continuent à être traduits par les journaux d'idées apparentées aux nôtres. LES VRAIS RÉVOLUTIONNAIRES, de Lacaze-Duthiers, ont été traduits en plusieurs langues. La traduction qu'E. Armand a faite de la « Tragédie de l'émancipation féminine » a été retraduite en italien et en espagnol (par ACCION SOCIAL OBRERA). « Ce qu'est la Patrie... » de Pierre Chardon a paru en allemand dans DER FREIE ARBEITER. Des extraits de l'INITIATION INDIVIDUALISTE sont reproduits un peu partout.

La " Revue Internationale Anarchiste " (polyglotte) — Sommaire du n° 6 (15 avril 1925) : Sociologie archiste, par Lacaze-Duthiers. — La Répression en Russie Soviétique. — Une Consultation mondiale sur les tâches immédiates et futures de l'Anarchisme. Réponses de Colomer, Viola, Un Paysan, Sébastien Faure, Hoche Meurant. — A nos lecteurs. — Points de repère, par E. Armand. — Les livres, par G. Vidal. — Chronique Internationale : en Hollande, par Wastiaux; en Italie, par Un de la Tribu; en Russie, par Voline. — Texte italien et espagnol : 48 pages. D'E. Armand, le texte italien contient : *Punti di Referementi* — et le texte espagnol : *Al salir del bosque*. — Le numéro : 2 fr. 50. S'adresser à la Librairie Internationale, 14, rue Petit, Paris, 19e.

" Libereso ", sommaire du n° 18 (aprilo 1925) : Ni defensez la kooperismo. — Anarkiismo e violento. — La problemo agrala. — Ateismo. — Experienci e reflekti. — Spado kontre traktoro. — Pro quo tu lamentas, soldato? — La anarkiisto di ca dio. — A nia lekteri. S'adresser à Jules Vignes, St-Genis-Laval, Rhône (France).

Pour la vie du journal :

Souscription permanente. — Waechli, 9. Victor B., 7 50. L. Roth, 25. Salomon, L. 5. Petit d'O., 10. Mevel, 2. Mestre, 5. M. V., 2. E. Renaud, 6. Axieros, 5. Maurice Bailly, 1 50. Klimovitch, 5. Chabernaud, 4. Massart, 1 50. Potonet, 8. Méline, 4. Théron, 5. Lamarine, 5. Ergo, 4. Weiss, 25. Frauchiger, 1 50. Poizat, 1. Révol, 5. Fister, 2. Marc, 5. Bourgeois 2. Champion, 1. Ribouchon, 2. Maury, 1 50. Latour, 5. Delfin, 4. Guigue-Véran, 4. Pervenche, 5. Thuet, 3. Lecomte, 3. L. Chédeau, 10. Grupo libertaria idista, 20. Stanko, 1. Lebrun, 4. Papin, 8. Augouin, 1. Drouhard, 3. Robin, 4. Gamba, 1 50. Joffre, 3 50. Boquet, 4. Bigot, 10. Chauvin, 3. Favero, 5. Anonyme Barbès, 2. Emile, 5. André, 7. Paul Celton, 4 50. Poucheton, 5. Durand, 5. Cyrano, 2. Thomassin, 4. Collecte réunion Bd Barbès, 31 95. Grandjean, 5. Marius, 5. Michel J. 10. Fournier, 5. Eleonor, 4. F. et O., 5. Chamboredon, 5. Noël St-M., 2. Gilles, 2 50. Lorillard, 4 50. Hautier, 1 50. Le Goff, 2. Taupenas, 5. Coissac, 10. Bertrand, 4. Lemoine, 4. Cialdine, 4. Senalles, 1. (Liste arrêtée au 5 mai). **Total : 409 fr. 45.**

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

DOUDIN et ROBIN peuvent-ils me d. de leurs nouvelles? — G. Delfin, 1, rue de Mondouville, Arpajon (Seine-et-Oise).

JEUNE CAMARADE d. f. connais. compagne exempte préjugés et capable de compr. anarch. individ. LEDOUBLEIX, au « Club des Réfractaires », 38, rue Elie-Gintrac, Bordeaux.

Raoul LEGRAND, Le Hâvre. — Avons envoyé 37, rue de la Malbroye. Retourné « adresse inconnue ».

COPAIN 22 a., réagisseur, ay. souffert à c. de ses actes, ch. travail ou occupation comme voyageur, représentant, camelot, forain, même employé aux écritures. Elie Augouin, chez Robert Antoine, villa Germinal, Vic-la-Gardiole (Hérault).

LUC BARC. Ser. heur. av. de tes nouvelles. Je trav. à Suresnes.

TRÈS VIEUX CAMARADE d. f. connaiss. lectrice de « l'en dehors » pour l'aider à p. soin basse-cour (1.200 poules) et maison. Doit savoir conduire une « Ford » ou av. volonté apprendre; doit sav. angl. ou av. vol. app. Vie heureuse et indépend. G. Weiss, route A 140, Oroville (California), Etats-Unis.

PORTIÈRES PARE-MOUCHES à tous prix, tarif sur demande. Marc. abonné à « l'en dehors », à l'INUSABLE, avenue Foch, 143, Béziers (Hérault).

DÉS. CORRESP. av. une camar. idées de « l'en dehors », chez laq. amour de l'indépendance joue pr. rôle. Paul O. aux soins de E. Armand, 22, cité St-Joseph, Orléans (Loiret).

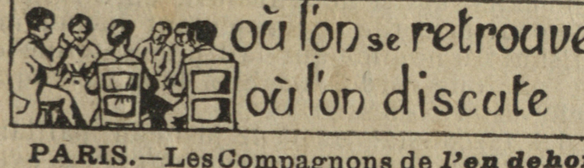
JEUNE CAMAR. italien, dés. f. connais. copine inst. partageant pt de vue du journ. et suscept. deven. sa compagne. Errico, 72, r. Sully, Lyon-Brotteaux.

LILULI. — Faites-moi conn. votre adr. Attristé à la pensée désiriez rester « l'illusion ». R. G. Fouquin, Saint-Séverin, par Château-Landon (S.-et-Marne).

— MÉNAGE habitant la campagne (30 lieues de Paris), cherche fillette camarade pour travaux intérieurs et écritures (rétribuée). Ecrire aux bureaux du journal.

INDIV. anarch. d. faire conn. cam. 25 à 35 ans, susceptible devenir sa compagne. Marcel Lebrun, 19, rue Ducis, Versailles (S.-et-Oise).

CERCLE anarchiste du 20e, Ecole du Propagandiste. — Annonce trop tard. Prochaine fois.



PARIS. — **Les Compagnons de *l'en dehors*** se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Salle Hermenier*, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 1/2 (métro " Marcadet " ou " Poissonniers ").

Lundi 11 mai : KLIMOVITCH : *Qu'est-ce que le spiessisme?*

Lundi 25 mai : MARC L. LEFORT : *Antireligieux ou anticlérical?*

Lundi 8 juin : E. FOURNIER : *Les grossissements littéraires des caractères des principaux philosophes de l'antiquité, chez Han Ryner.*

Lundi 22 juin :

Grande balade champêtre internationale. — Les camarades de Bourges, Foëcy, Vierzon et les environs organisent à Foëcy, sur les bords du Cher, une grande balade qui durera deux jours, pour les fêtes de la Pentecôte. **TOUS** seront les bienvenus; qu'ils soient individualistes ou communistes, partisan ou non de la violence. Ils sont sûrs d'être accueillis avec une vraie fraternité. Pour plus amples détails se renseigner auprès du camarade GRANDJEAN (LOUIS), village Tardy à Foëcy (Cher).

Langue internationale Ido. — Tous les vendredis à 21 heures, Bourse du Travail, cours supérieur d'Ido et réunion d'*Emancipanto Stelo*. Le cours gratuit par correspondance fonctionnant en permanence, on peut se faire inscrire à n'importe quelle époque. Pour le suivre, recevoir toutes indications sur les cours gratuits ainsi que le « Petit Manuel Complet en 10 leçons » envoyer 0 fr. 50 en timbres à *Emancipata Stelo*, Libertaria Seciono, 37, rue Charlot, Paris (3e).

Les camarades prendront note que nous n'accepterons plus désormais aucune annonce avec réponse à adresser aux bureaux du journal. Nous nous réservons toujours de modifier les textes envoyés ou de ne pas insérer.

— Adresser tous les articles d'argent ou correspondance recommandée au nom de E. ARMAND *sans* aucune indication de prénom).

Les deuxième et quatrième mardis de chaque mois, à Paris ou dans toute localité de banlieue ou de province à moins de 3 heures de Paris, E. Armand se rendra, après arrangement, pour exposer son point de vue ou de *l'individualisme anarchiste par rapport aux mouvements d'avant-garde* (public et contradictoire) ou de *la liberté sexuelle par rapport à l'individualisme anarchiste* (privé, entre camarades).

« l'en dehors » *est en vente :*

A MARSEILLE : Bibliothèque Sociale, Bourse du Travail, Bd. Garibaldi, vis à vis de la B. du Travail; des Variétés, rue de Noailles; de la parfumerie Palanca, sur la Cannebière; à l'angle Cannebière et cours Belsunce; Groupe d'études sociales St-Henri. A LYON : angle rues Centrale et Poulaillerie; 5 Place Le Viste; 53 cours Morand; angle Place du Pont; et Cours de la Liberté; chez Cl. Journet 169 route d'Heyrieux : chez Vignes, à « La Feuille », rue Baron-Chauran, à St-Genis Laval. — A BORDEAUX : kiosque cours d'Albret 40, face au jardin de la Mairie; au « Club des Réfractaires » (le mardi soir).

A ALGER : chez Néri, dépos. 30, r. de Constantine.

GRENOBLE : s'adr. à Darier, 71 r. Abbé Grégoire.

LE HAVRE : s'adr. à Le Coadou 24 rue d'Edreville.

LILLE : Au « Furet du Nord » 17 rue Vieille Comédie; à la Bouquinerie des Trois Mages, 188 bis r. Solférino.

LIMOGES : s'adr. à Boucharel 24 rue du Consulat.

MONTPELLIER : s'adr. à Sorel 62 r. St-Guilhem.

NICE : au « Groupe d'études sociales », bar Musso, 27 Boul. Rambaldi (le mercr. soir).

RENNES : chez Ory 17 r. de Nantes.

TARBES : dépositaire de « la France » 35 r. Maréchal Foch.

TROYES : s'adr. à H. Burtin, 14 r. St-Denis.

A BERLIN : chez Fritz Kater 25 II Kopernikusstrasse O. 24; ou s'adr. à Felix Witte, 19 IV Grüntalerstrasse O. 20.

BRUXELLES : Librairies 29 r. de l'Escalier et 1 rue Joseph Stevens (coin rue Haute).

CHARLEROI : chez Lois 34 r. de la Gendarmerie.

GENEVE : Libr. Sherly, 27 rue Coulouvrenière.

LONDRES ; « Librairie française », 48 Old Compton street.

NEW YORK : s'adr. à Henri Dupré, 11 West 117th street.

ZURICH : s'adr. à Erich Marks 139 Sihlfeldstrasse (V).

A paraître prochainement (souscrire et faire souscrire), ***Philosophie de la Préhistoire*** (Introduction à l'Histoire de la philosophie) par Gérard de LACAZE-DUTHIERS, préface de HAN RYNER. — Beau volume de 600 pages, 10 fr. pour les souscripteurs (11 fr. 50 franco, recommandé) pour la France, 15 fr. pour l'étranger. Souscriptions en mandat-carte ou mandat-lettre à Georges Chéron, 5, rue Berthollet, Paris (5e).

MIEL. — Tous les camarades qui apprécient les vertus du miel et son rôle bienfaisant dans l'alimentation pourront s'en procurer, à des conditions spéciales, en s'adressant à **STEPHEN MAC SAY**, apiculteur, Place Nicochet, Chartres. Ils recevront franco — indiquer gare — (domicile, 1 fr. 50 en plus), boite métal de **5 ou 10 kilos** (brut pour net) contre mandat de 30 ou 58 francs — chèques postaux : Paris, 1er arrondissement, 541.02 — Demander prix pour colonies et étranger.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

par **E. Armand**	franco
La Valeur et conséquences de son abolition.	0 25
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 10
Les ouvriers, les syndicats, les anarchistes.	0 20
La vie comme expérience. Fierté	0 20
La procréation au pt de vue individualiste.	» »»
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 10
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste.	0 30
Amour libre et Liberté sexuelle. Entretien sur la liberté de l'amour	1 05
Mon athéisme	0 15
Est-ce cela que vous appelez « vivre »? La Ruse. L'en dehors (en français et *ido*)	0 15
L'ABC de nos revendications individualistes	0 10
Qu'est-ce qu'un Anarchiste?	0 30
par **Benj. R. Tucker**	
Ce que sont les anarchistes individualistes.	0 10
par **Voltairine de Cleyre**	
L'idée dominante (Edition augmentée)	0 20
par **Albert Libertad**	
La joie de vivre	0 20
par **Gérard de Lacaze-Duthiers**	
Les vrais révolutionnaires, (en français et ido)	0 10
par **Alba Satterthwhaite**	
Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu	0 10
par **Pierre Chardon**	
Ce qu'est la patrie	0 20
" Notre " Individualiste (texte français et *ido*), " Pour la fin de la guerre " Programme d'action.	0 10

Les 30 brochures ou tracts franco : fr. 3,50 (sous enveloppe : 4 francs)

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42	7 50
l'en dehors, nos 1 à 49/50, envoi recommandé	10 »
Cartes postales, la série de 10	1 »
— (5 séries)	4 »
Piqûres d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes)	1 »

	franco
ANDERSEN. — Contes	8 »
BJŒRNSON. — Au delà des forces humaines	8 75
id. Monogamie et Polygamie	2 15
CARLYLE (Thomas). — Essais choisis, 2 vol.	14 50
CARPENTER. — Prisons, Police, Châtiments	4 50
CAUZONS (Th.) — Histoire de la Magie et de la sorcellerie en France, 4 vol.	42 »
CHAMFORT. — Les plus belles pages.	8 50
CŒURDEROY (Ernest). — Jours d'exil, 3 vol.	21 »
DIDEROT. — Les plus belles pages	8 »
DUBOIS-DESAULLE — Sous la casaque	7 »
ELTZBACHER (Paul). — L'Anarchisme.	10 25
FAURE Abel). — L'Egypte et les pré-socratiques	6 25
GANDHI. — La jeune Inde	9 »
GOURMONT (Rémy de). — Physique de l'Amour	7 50
GUIGNEBERT. — Problème de Jésus.	3 75
HAVELOCK ELLIS. — Impulsion sexuelle 15 75; Inversion sexuelle 15 75; Monde des rêves 8 »; Pudeur. Periodicité sexuelle. Autoérotisme	15 75
Sélection sexuelle chez l'homme.	15 75
HEINE (Henri). — Les plus belles pages.	8 50
HŒST (Sigurd). — Henrik Ibsen.	7 50
IBSEN (Henrik). — La Dame de la Mer. Un ennemi du peuple, 7 95; Les Revenants 4 75; le Canard sauvage, 4 30; Hedda Gabler, 7 95;	
KEY (Ellen) — L'Individualisme.	6 »
KROPOTKINE (Pierre). — Autour d'une vie, 2 v.	11 »
LACAZE-DUTHIERS. — La Tour d'ivoire vivante	16 »
LE DANTEC (F.). — La mécanique de la vie.	4 »
LETOURNEAU (Ch.). — Philosophie ethnique.	12 75
MACKAY (John Henry). — « Der Freiheitsucher »	15 »
NICEFORO. — Le génie de l'argot.	7 25
NIETZSCHE (Fred.). — Ainsi parla Zarathoustra.	10 50
Généalogie de la morale 7 95; Par delà le bien et le mal 8 50; La volonté de puissance	16 »
PELLOUTIER. — Histoire des Bourses du Travail	7 75
PROUDHON. — Abrégé de ses œuvres.	6 »
RABBE (Félix). — Shelley, sa vie et ses œuvres.	15 75
Les maîtresses authentiques de Lord Byron	7 25
RETIF DE LA BRETONNE. — Plus belles pages.	8 »
SADE (DE) — Aline et Valcour, 4 vol.	61 75
SAGERET. — Paradis laïques.	7 50
SPENCER (H.). — Education intellectuelle, morale et physique : 5 50; Qu'est-ce que la Morale?	7 50
STENDHAL. — Les plus belles pages	8 50
STIRNER (Max). — L'Unique et sa propriété	7 95
TOLSTOI. — Ma vie 6 75; Résurrection.	7 75
TOLSTOI (Léon L.). — La vérité sur mon père.	7 95
VAN BEVER et LEAUT. — Poètes d'aujourd'h. 2 v.	17 »
VAN GENNEP. — La formation des légendes.	6 75
WAGNER. — Tannhauser, Lohengrin, Parsifal.	6 75
WELLS. — La machine à remonter le temps	8 »
WILDE (Oscar). — Le Portrait de Dorian Gray.	9 45

JEAN MARESTAN : **L'EDUCATION SEXUELLE** : Physiologie et Préservation sexuelles Contre les Moralités néfastes; Mariage et Union libre; Problème de la Population; Hygiène de la Maternité. Nouvelle édition, un vol. de p. 336 illustré, franco 7 fr. 50.

L'ŒUVRE DE HAN RYNER

Contre envoi de *18 fr.* ou *19 fr. 50* (extérieur) nous expédions franco et recommandé les 5 ouvrages suivants :
Les Paraboles cyniques.
Le Cinquième Evangile.
Les véritables entretiens de Socrate.
Petit manuel individualiste ou *Mariage Philosophique.*
L'Individualisme dans l'antiquité.

LIVRES D'OCCASION. — Voltaire, Poésies 2.75
Blanchard, Plutarque de la Jeunesse, rel. bibl. 6.95
Omero, L'Odissea (édit. origin. Venezia 1643) 20 »
Dubois et Kergomard. Précis de Géographie économique, gr. in-8, 826 p., édit. Masson 6.05
Wells, Marriage a novel, cart. à l'angl. neuf. 5.05
Tolstoy, Ivan Ilyitch and other stories, cart 5.05
Dodu, Les autres Patries (La Terre et les Idées) 26 croquis, 40 photogravures. 5.25
Luc. Marzac, Vivre libre ou mourir (roman) 2.50
Ann S. Stephens, Opulence et Misère (rom.). 1.25
Alfieri, L'Etruria vindicata, Sonetti, cart. 2.25
Perron d'Arc, Voyage chez les primitifs d'Australie (neuf mois chez les Nagarnooks). 3.05
Mazas de Sarion, Histoire de la Prusse (1867) 3.75
Beaumarchais. Barbier de Séville, Eugénie. 2.50
Dictionnaire usuel esperanto-français, cart. 2.05

EN COURS D'IMPRESSION :

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. Armand

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume d'environ 200 pages, sur papier bouffant, tirage restreint, impression soignée.

Portraits de l'auteur, fac-similé de son écriture, bois, dessins, culs de lampe de L. Moreau et Henri Schneider. L'édition réservée au souscripteurs en contient la liste.

Provisoirement, jusqu'à la publication de l'ouvrage : 6 fr. 50

Victor Brand, Marc, Pierre Gouadain, Guy Guino, J.-B. Théron, Abadie, Joffre. — Avons enregistré vos commandes (335-341).

Vous êtes-vous réabonné?

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE "
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS
Téléphone 33.09